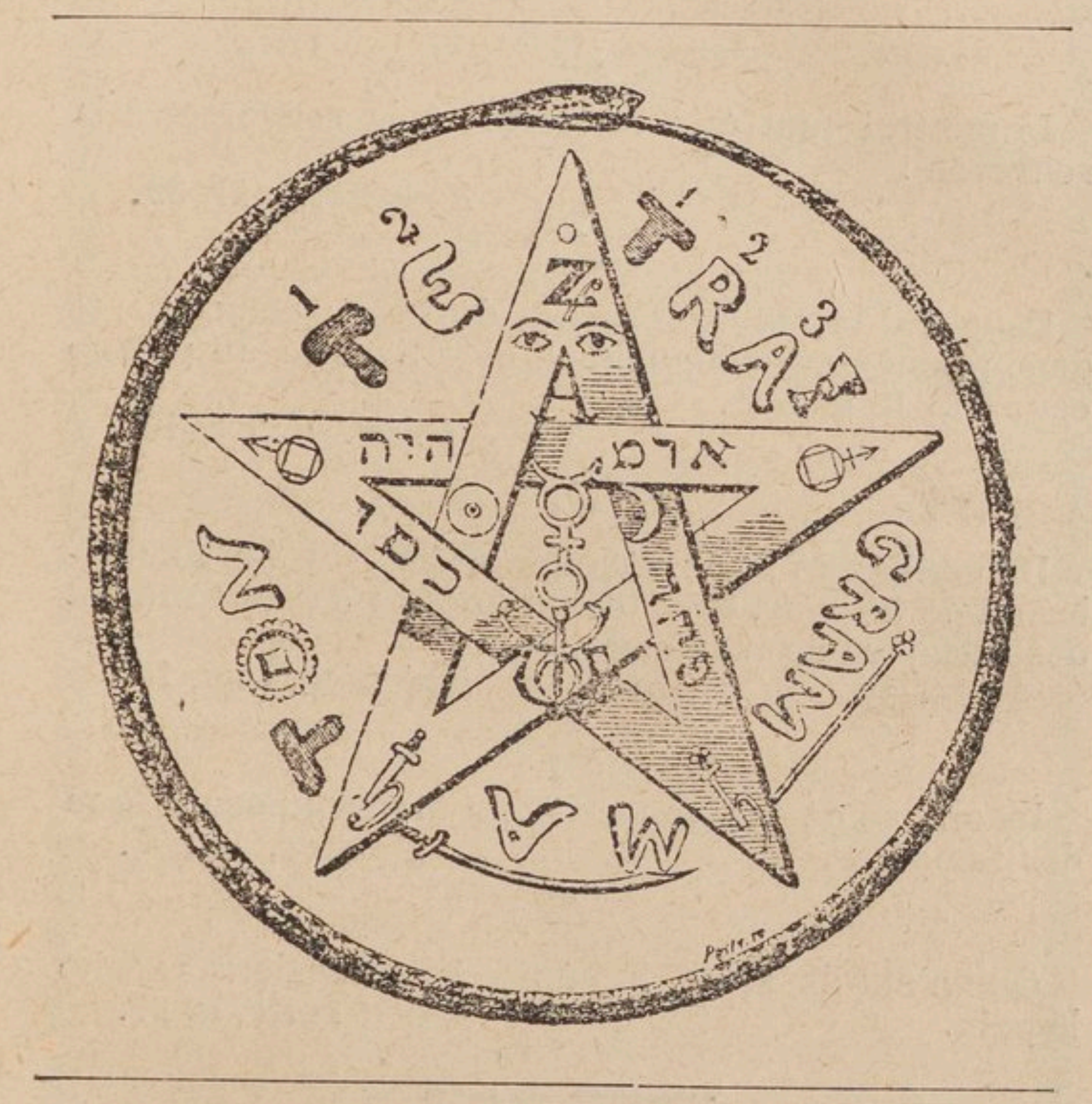
6e ANNÉE. N° 67. JUILLET 1894.

L'ÉTOILE



A MÉDITER

Chose étrange ! les conquêtes de l'Evangile, dont viven les peuples modernes, sont repoussées par les prêtres. Les principes nouveaux, les idées de Liberté, d'Egalité, de Fraternité, de tolérance... que les apôtres semèrent dans la conscience humaine, ont été répudiés par Rome, le jour où elles ont levé et fleuri sur le terrain social. Il se trouve, de la sorte, que la société civile est de fait, sans le savoir, plus chrétienne que la société religieuse. C'est le monde renversé !

BALLANCHE.

Nota. — La table du premier volume ayant été oubliée sera reportée à la fin du second.

Prophéties

L'homme formidable ne sera plus. Le trône des Déloyaux sera jeté par terre.

Daniel, VIII, 23.

*
* *

Je mettrai tout à la renverse, à la renverse, à la renverse !

Ezéchiel, XXI, 32.

*
* *

Ceux qui te dévorent seront dévorés ; ceux qui te dépouillent seront dépouillés, et je livrerai au pillage ceux qui te pillent.

Jérémie, XXX, 16.

*
* *

Dépouillés de leurs vêtements de joie, ils s'habilleront de frayeur, avec des tuniques d'épouvante et des casaques de tremblement.

Ezéchiel, XXVI, 16.

*
* *

Ils ont semé des vents, ils ne moissonneront que des tempêtes. *Osée*, VIII, 7.

*
* *

Que n'ont-ils semé la justice ! Ils auraient récolté la paix. *Isaïe*, II, 17.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 juillet 1894, *de midi au soir.*
Le 7 août 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

NÉCROLOGIE

La Mort de Monsieur Carnot

En cours d'impression nous avons appris avec une tristesse profonde la mort de M. Carnot, Président de la République Française, assassiné à Lyon, le 24 juin.

L'*Etoile* a toujours considéré les choses de la politique d'un regard philosophique et lointain.

Mais, dans cet éloignement même, les qualités purement morales des hommes de la politique sont les seules qui puissent rendre une personnalité visible aux contemplateurs et ce sont elles qui nous retiennent auprès de ce mort et qui nous émeuvent devant lui.

Au fond de l'instabilité fuyante, confuse, discréditée et parfois déshonorée qui s'agitait tristement là-bas, on avait joie à reposer sa vue sur la fidélité des convictions de M. Carnot, sa ferme conscience, l'intégrité de sa vie, la dignité de son caractère.

Ici, où les apparences en dérive ne nous intéressent guère, où nous nous efforçons autant qu'il est possible à des hommes de tendre au spirituel, à l'idéal et à l'éternel, nous voulons adresser un hommage suprême, au nom de la constance de l'Esprit, de la fixité de l'idéal et de la loyauté de Dieu, à l'âme maintenant éloignée qui était l'âme d'un moderne et d'un homme politique, et qui avait en elle une conscience invariable et un honneur sûr.

L'ÉTOILE.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE.

Nous avons décrit le processus logique des attributs moraux, Chésed, Géburah et Tiphéreth.

Nous devons maintenant, pour éviter aux explorateurs de la Kabbale l'erreur de croire à une contradiction de notre doctrine, nous devons, dis-je, signaler un autre groupement des mêmes Séphiroth, qui les distribue de la sorte : Géburah, Chésed, Tiphéreth.

Ce processus n'est pas logique, mais, pourrait-on dire, historique, en prenant le terme historique dans un sens très large et qui l'étend au développement de l'univers.

Au point de vue logique, pour Dieu, c'est la Grâce et l'expansion qui agissent les premières.

Au point de vue historique, dans l'univers, c'est la Rigueur et le Jugement, parce que les êtres ayant gâté leurs dons naturels par la chute, il a été presque aussitôt nécessaire d'agir envers eux selon la Rigueur en la tempérant ultérieurement par la Grâce, afin que le monde continuât, car la Rigueur seule l'aurait aboli.

Comme on peut le voir si l'on remonte, dans la création, jusqu'à l'aube divine des choses, le processus logique se confond avec le processus historique, et dans l'un comme dans l'autre Chésed est la première, car c'est l'expansion de Dieu qui répand d'abord le monde.

1. Essai offert aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Mais, si l'on va seulement jusqu'au premier des trois mondes successifs de l'évolution, jusqu'au monde de Néphesh, alors c'est Géburah qui est la première, ce monde étant celui de la chute et du châtiment, et Chésed n'agit de nouveau que plus tard, lorsque le monde de Ruach succède au monde de Néphesh, et que les êtres moins profondément altérés se relèvent dans la lumière et s'imprègnent de pitié divine.

C'est une maxime traditionnelle de la Kabbale que Dieu a créé d'abord le monde dans la Rigueur, mais que, voyant qu'il ne durerait pas, il l'a de nouveau créé dans la Grâce et la magnificence. Pour bien comprendre cette maxime, il faut l'appliquer à l'ordre historique tel que je viens de le définir en parlant des mondes successifs de Néphesh et de Ruach et non pas au processus logique, ni même à l'ordre historique absolu, celui qui embrasse l'origine en Dieu des créatures tombées.

Il n'y a pas de contradiction à ce sujet dans la Kabbale, il y a seulement points de vue complémentaires et variés.

La philosophie kabbalistique présente souvent des contradictions ou des obscurités à un lecteur superficiel. Notre pensée occidentale à la fois moins subtile dans ses précisions et moins ample dans ses généralités que la contemplation des orientaux, moins capable de suivre, au delà des formes concrètes ou des formules abstraites, les grandes *tendances* de l'être que nous révèle le symbole, est fréquemment déconcertée par des difficultés simplement extérieures et qu'un regard un peu patient et philosophique parvient à percer sans trop d'effort.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Jusqu'où peut s'exalter la Tempérance ?

La Tempérance peut s'exalter jusqu'à l'ascétisme et à la continence.

Qu'est-ce que l'ascétisme ?

L'ascétisme est corporel ou spirituel.

Corporel, il porte à l'extrême les abstinences de nourriture et de boisson, il inspire les jeûnes, les mortifications, l'indifférence pour la santé, la recherche de tout ce qui est pénible et même cruel pour le corps dans les vêtements, le coucher, la table, l'hygiène et la demeure.

Et il nous prescrit la continence.

Spirituel, l'ascétisme porte à l'extrême le détachement des passions, même de celles qui sont légitimes et dociles à la charité et à la vertu ; il nous éloigne de la vie de famille, il nous inspire le dédain de la réputation, il tend à la vertu scrupuleuse et dure à soi-même plutôt qu'à l'expansion martiale, généreuse mais un peu insouciante.

L'ascétisme, corporel et spirituel, rend moins facile l'activité extérieure mais plus aisées les privations et les rigueurs solitaires ; il expose aux tentations subtiles et à l'orgueil de la vertu, mais il dégage de l'orgueil ordinaire et des tentations communes ; il rend moins propre à l'action normale et sociale, mais il favorise en revanche l'effort absolu vers la pureté.

Comme tout ce qui est excessif, il peut avoir pour fleur un prodige : sainteté ou folie.

Qu'est-ce que la continence ?

La continence est l'abstention totale de tout plaisir sexuel et charnel, même dans les condi-

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894, et de mai à juin 1894).

tions où la Vertu l'autorise et où la pureté morale lui demeure unie.

L'ascétisme et la continence peuvent-ils devenir obligatoires ? Et doit-on les considérer comme supérieurs à la Tempérance ordinaire ?

L'ascétisme et la continence ne sont pas obligatoires.

Ils ne sauraient le devenir.

Ce sont des vertus de luxe, louables et précieuses dans certaines circonstances et dans certaines spéciales destinées, blâmables et dangereuses en beaucoup de situations et le plus souvent contradictoires avec les devoirs formels que nous impose la vie.

Alber Jhouney.

Yoga Sastra de Patandjali[1].

44. Quand l'objet de la contemplation est subtil, les deux méditations précédentes (verbale et non verbale) s'appellent délibérative et non délibérative.

45. La limite des subtiliations est l'Indissoluble.

46. Ces (quatre opérations mentales) constituent la méditation avec sa semence.

47. Quand la sagesse est venue, par la (méditation) non-délibérative, il y a clarté spirituelle.

48. Alors existe une connaissance qui s'attache à la vérité.

49. Elle diffère de la connaissance due au témoignage et au raisonnement, parce que (ces deux modes de savoir) n'ont pas pour objet les réalités (intimes), particulières, mais les généralités[2].

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.

2. Il s'agit de la lucidité et de la voyance qui cherchent à pénétrer les objets de connaissance par l'intérieur et la réalité spéciale, et non par l'extérieur et les généralités conventionnelles, bases du raisonnement humain. A. J.

50. Ce mode de pensée arrête tous les autres.
51. Quand il est lui-même écarté, il en résulte l'écartement de toutes les modifications mentales. La méditation est alors sans semence[1].

(Traduit de l'anglais par A. Jhouney).

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.[2]

VI. — Le Prophétisme.

J'ai dit que l'âme du Mosaïsme était le Prophétisme. Moïse lui-même était prophète, jusqu'aux temps de Néhémie, 440 ans avant Jésus-Christ. Jamais les prophètes ne firent défaut en Israël.

Qu'est-ce donc qu'un prophète? qu'est-ce que le prophétisme ?

Défions-nous, je vous en prie, des réponses toutes faites : car décidément la plupart des notions courantes sont ou fausses ou vides. Certains mots nous sont tellement familiers, que nous nous imaginons les comprendre. Illusion la plupart du temps. Nous n'en avons jamais fait l'analyse, encore moins l'autopsie de l'idée qu'ils contiennent.

A chaque instant, par exemple, nous prononçons le mot *matière*, et nul d'entre vous, certainement, ne voudrait croire qu'il ne sait parfaitement ce que ce mot veut dire : Illusion ! et dont voici la source :

Nous sommes des êtres corporels, dont les cinq sens perpétuellement sont en contact avec ce protée que nous nommons la matière; et de ce contact

1. Ceci, au delà même de la voyance, est la concentration de l'Ame dans l'Absolu. A. J.
2. Recommandées à l'étude des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile

résultent sans cesse des impressions produites sur nos sens et répercutées par notre cerveau. Tel est le jeu perpétuel de la vie terrestre, pour les savants comme pour les ignorants : des sensations provenant de ce qu'on nomme la matière.

Or, ce sont choses tenaces, les sensations, et qui laissent trace dans notre mémoire.

Lors donc qu'on prononce devant nous le mot *matière*, le ressouvenir machinal des sensations éprouvées se réveille plus ou moins vaguement dans notre cerveau, et c'est ce réflexe inconscient des sensations antérieures que nous prenons pour une idée claire.

En aucune façon : car l'idée claire est la claire vue du dedans des choses, et ce dedans, vous ne l'avez point scruté. Le voici :

Matière comme *esprit* sont des mots vulgaires faits pour le vulgaire, qui n'expriment que le phénomène, non la cause. Il n'y a vraiment qu'un mot — après le mot *être* — qui soit réellement ontologique : c'est le mot *force*. Réfléchissez, et vous verrez que ce mot est substantiel, représentatif d'une idée vraie, d'une vision de la raison ; que c'est un mot-principe, dont les deux mots *esprit* et *matière* ne sont qu'un dédoublement attributif : matière dit réellement *force de résistance*; *esprit* dit *force d'action.*

Ceci constaté, je raisonne ainsi :

1° Le commencement de l'être ne peut être que *la force d'être* : le principe universel et initial de tout ce qui est peut donc s'exprimer clairement par le mot *force*, et je puis dire que Dieu est la Force-Principe.

2° Et comme le moins ne peut produire le plus, que la cause, par conséquent, doit contenir éminemment tout ce qui est dans l'effet; dès que le résultat de la Force-Principe, l'homme par exemple, est intelligent et conscient, Dieu, Force-Principe, est donc conscient et intelligent, totalement conscient et intelligent, pour être la source totale de toute intelligence et de toute conscience, comme de toute activité : de sorte que partout où je sens dans l'univers la force active produisant le phénomène, partout,

plus ou moins immédiatement, c'est l'action même de Dieu que je constate.

3° Et comme une force qui ne forcerait rien ne serait pas une force, de même qu'une intelligence qui ne comprendrait rien ne serait pas une intelligence, partout il faut le dualisme de l'objet en face du sujet, la résistance à vaincre en face de la force, la matière transformable en face de l'action transformatrice.

4° Et comme la force, de l'infiniment puissant à l'infiniment faible, est susceptible de degrés en nombre indéfini, il doit y avoir, en bonne logique, de la matière comme de la force à tous les degrés.

5° Et toute force qui est force par rapport à la résistance moins forte qui lui cède au dessous, est matière, en un certain sens, pour ce qui, au-dessus, est plus fort, plus subtil, plus esprit. Ainsi, la vapeur, par exemple, qui est action, force de vie, esprit, par rapport à la locomotive qu'elle met en acte, est matière néanmoins relativement au feu qui l'évertue; et ce feu est matière, relativement à l'esprit de l'homme qui l'opère et le dirige. De même donc, logiquement, l'esprit de l'homme, qui est *esprit*, certes, relativement à son corps, doit être estimé *matière*, c'est-à-dire objet transformable, résistance vincible, relativement à ce qui lui est supérieur. Et ainsi, de degré en degré ascendant, jusqu'à Dieu, qui seul est Force pure, Force totale, Force absolue, Force première et dernière, sans supérieur ni antérieur.

6° Et toute action d'une force supérieure sur une substance inférieure opère une transformation, produit une différence, laisse donc une trace (une signature, comme disent les occultistes), dans la substance qu'elle met en œuvre.

Conclusion : au-dessus — je dis au-dessus, dans le sens hiérarchique, non pas linéaire — au-dessus de toute *matière*, quelle qu'elle soit, dans laquelle une action se manifeste, il y a une *force*, immédiatement supérieure et spécifiquement adaptée, qui détermine cette action; et la forme de cette force se signe elle-même, — comme le sceau dans la cire —

par la transformation imprimée à la matière ouvrée.

Etudions, s'il vous plaît, cette logique générale dans un objet spécial : notre cerveau.

L'anatomie constate ici en fait ma conclusion dernière : la pensée marque sa trace dans le cerveau humain : le cerveau de l'enfant est une surface lisse, sans rayures ; le cerveau d'un homme mûr, d'un penseur, est tout strié de lignes, de sillons plus ou moins nombreux et profonds. Or, attribuer cette écriture au cerveau serait aussi sensé que d'attribuer au papier les lignes qu'on y verrait écrites : pas besoin de voir l'écrivain ; l'écriture le dénonce.

Mais quel est donc l'écrivain qui trace tous ses mystérieux caractères sur la page vierge d'un cerveau ? Tout penseur sait fort bien que l'idée lui vient plus d'une fois, à l'improviste, sans qu'il puisse deviner comment ni pourquoi, et que l'idée s'empare de lui sans lui, malgré lui, sans cause extérieure, et qu'elle est une force plus forte que lui, qui le possède et l'entraîne.

Ainsi l'idée est une force, la force immédiatement supérieure et spécifiquement adaptée au cerveau humain, qu'elle œuvre et qu'elle signe. Mais certaines idées n'actionnent point ni ne passionnent ; même celles qui meuvent ainsi et entraînent tout l'homme, sont des visions d'abord : *idée* vient de εἴδω, je vois.

Or, analysons la vision. Sont-ce les objets eux-mêmes qui viennent à l'extrémité du nerf optique imprimer leur forme sur notre rétine ? Non ! mais la lumière. La lumière, par conséquent, pour imprimer cette forme sur la rétine, avait d'abord modelé à cette forme une certaine quantité d'elle-même. Tel est le nécessaire agent et le mécanisme logique de la *vision dite matérielle*. Et tel doit être logiquement le mécanisme, telle doit être la condition de la *vision dite spirituelle :* ainsi doit-il y avoir, pour la propagation et la perception des formes spirituelles, une lumière spirituelle, aussi physiquement réelle, aussi positivement existante que la lumière qu'on étudie dans les traités d'optique, mais plus subtile, plus supérieure à nos sens et à nos instruments grossiers ;

d'autant plus supérieurement vibrante et imageante pour prendre la forme des pensées diverses et la propager en ondulations conformes. Et de cette subtile lumière, comme de celle que nos instruments atteignent, les couches plus ou moins subtiles, s'adaptent à la hiérarchie des idées, des esprits, plus ou moins purs et subtils. Ainsi, dans une atmosphère bien plus immatérielle que la nôtre, dans un éther tout lumière, vibrent, pour des intelligences supérieures, les formes des pensées supérieures, célestes, divines ; et les esprits assez purs pour vivre dans cette atmosphère, perçoivent cette lumière, la lisent, et tout autour d'eux la vibration qu'ils en ont reçue se propage marquée au sceau de leur pensée et descend d'étage en étage, de degré en degré, chaque fois un peu diminuée et déformée, dans toute la série descendante, jusqu'à l'homme, le dernier des intelligents. Et pareillement, de bas en haut, toute pensée plus subtile que son milieu, toute vibration d'âme plus éthérée que notre terrestre atmosphère, monte, comme une vapeur légère dans l'air lourd, jusqu'à hauteur proportionnelle de sa légèreté, de son éthéréité...

La plupart d'entre vous ont lu le romancier-poète de l'astronomie contemporaine, et particulièrement le récit quelque peu étrange dans lequel il représente une âme humaine, dégagée par la mort, et qui, montant dans l'astral, voit maintenant les astrales réalités, invisibles tout à l'heure à ses yeux corporels, reconnaît même au milieu des vagues innombrables et diverses de cet immense océan de lumière, entre mille autres images montées de notre terre, la photographie astrale de ses actions, de ses pensées d'autrefois, et des scènes publiques ou secrètes dont elle a été soit témoin soit acteur.

Cette imagination, vous le comprenez maintenant, repose sur une réalité. Les idées ni les actes ne sont pas rien : ce sont des mouvements, donc des vibrations, qui produisent des ondulations et des formes dans l'éther psychique, aussi positivement existantes, aussi physiquement réelles, quoique plus subtiles, que les mouvements et les formes des vapeurs, des

nuages visibles. Même ces formes des idées sont visibles aussi, *puisque nous les voyons*. Oui, nous les voyons ! non pas, sans doute, par nos yeux de chair, infiniment trop grossiers pour des perceptions si subtiles, mais par les yeux de notre esprit. Car, enfin, notre esprit ne peut être que plus parfait, non pas plus imparfait que notre corps : il a donc les cinq sens au moins qu'a le corps, le sens de la vue principalement pour percevoir, lui esprit, lui subtil, les choses spirituelles, c'est-à-dire subtiles, comme le corps, perçoit, les choses corporelles, plus grossières.

Le tort des matérialistes est d'oublier que l'inégalité est la loi de la nature. Il y a des substances moins matérielles, plus subtiles les unes que les autres, et d'aptitudes très différentes : les propriétés non plus que la nature des gaz, par exemple, ne ressemblent pas à celles de la pierre. Dans le même règne aussi, dans la même espèce, les facultés sont fort inégales : comme il y a des hommes dont les sens corporels sont beaucoup plus affinés, de même pour les sens spirituels : un artiste, par exemple, mis en face de tel spectacle de la nature, avec cent philistins, percevra seul certaines harmonies de lignes, de couleurs ou de sons. De même un physicien, de même un métaphysicien percevront seuls certains aspects des choses, parce qu'eux seuls ont le sens spécial suffisamment préparé et développé. L'inapte qui manque de ce sens, ou l'inexercé qui l'a laissé s'émousser, doit-il être accueilli dans sa négation, qui ne prouve que son infériorité ?

Notre routine, notre tendance entêtée à ne pas croire ce qui n'est pas vulgaire, a beau nous pousser au doute : des faits indéniables se produisent, suggestion, extériorisation de la sensibilité, télépathie, qui s'imposent à la fin et renversent les barrières fermées sur notre âme par les négateurs de l'au-delà.

Il y a une *force psychique*, comme il y a une *force physique ;* comme une électricité des corps, il y a une électricité des âmes qui reçoit et transmet à distance les pensées, les sentiments, les images spirituelles ; comme des sensitifs physiques, il y a des sensitifs psychiques qui ressentent avec une acuité

non ordinaire cette électricité supérieure, et de loin perçoivent non seulement les sentiments, les pressentiments, mais — pourquoi pas aussi bien ceci que cela? — les idées, les préidées. Car cette atmosphère près subtile, cette électricité spirituelle, vibre aux riensées comme aux vouloirs : en elles les images spittuelles se forment, s'impriment et se propagent, comme le son dans l'air, ou les images sensibles, dans la lumière. Et il y a des esprits, plus subtils que les autres, qui perçoivent plus rapidement, plus lucides et plus intenses, les vibrations, les impressions, de cette atmosphère intellectuelle où les idées s'inscrivent, se combinent, se condensent, et d'où elles actionnent les mouvements de l'histoire, de la vie publique ou privée, comme tel nuage prépare la foudre, la grêle ou la pluie.

Tels sont les génies politiques ; et mieux encore, sous un influx plus divin, les prophètes.

Notre médiocrité nous persuade que toutes les prophéties n'ont été écrites que comme nous les pourrions nous-mêmes faire — après coup. Et, de fait, il y a de fausses prophéties, comme il y a de fausse monnaie. Mais il y en a de vraies aussi.

Les prophètes sont des sensitifs supérieurs, chez qui est supérieurement développée et actionnée cette faculté naturelle extraordinaire, de pressentir, de prévoir, en recevant, avant que les événements n'éclatent dans le monde des faits matériels, l'impression de l'atmosphère spirituelle, de l'électricité psychique et intellectuelle, qui est en haut la force déterminante des événements qui se produisent en bas : car les sources toujours sont plus hautes que le fleuve.

Et cette sensitivité est surnaturelle, dans l'acception scientifique du mot, parce qu'elle est la réceptivité de l'au-delà, l'écho ici-bas de la nature supraterrestre. Et cette divination est divine, parce qu'elle découle des idées et des causes qui sont la propre atmosphère de Dieu, la propre force divine par où Dieu et l'homme se rencontrent, se touchent, se pénètrent, agissent et réagissent l'un sur l'autre ; parce que également cette sensitivité et cette intellec-

tivité supérieures sont dans l'homme un influx extraordinaire de Dieu, comme le génie, et comme la sainteté.

Donc la raison ne contredit point, lorsque l'histoire constate, authentique et réalise la prophétie. Et, s'il est possible de faire des objections raisonnables, ce n'est point *a priori* contre le prophétisme, mais contre telle prophétie particulière qui ne réaliserait pas les conditions nécessaires de l'antériorité, de la conformité et de l'inspiration surnaturelle.

C. M.

Aspirations de la France.

SON ROLE HUMANITAIRE

Le christianisme n'est pas seulement ce qu'on enseigne de nos jours. Il porte cachées dans ses dogmes des promesses économiques et des finalités sociales qu'il est temps de dégager scientifiquement.

Par la force même des choses, par la vertu secrète de la morale évangélique et des principes chrétiens, qui sont devenus, plus qu'on ne le croit, la morale et les principes des peuples dégénérés, l'abominable état de notre Société cessera, malgré tous les démons de la Politique. Cet état cessera parce qu'il est anormal, violent, contre nature, absolument opposé à notre génie national.

Comment ! telle qu'elle était avant l'apparition du Christianisme, la Gaule l'appelait déjà ; d'instinct, elle aspirait à lui de toute son âme, et, maintenant qu'elle a été saturée de son essence et de son arome, pendant dix-neuf siècles, vous voulez qu'elle rejette de son sein ce qui est devenu le plus pur de son sang, la moelle de ses os, la vie de sa vie, l'esprit de son esprit et le cœur de son cœur ! Autant vaudrait la condamner au suicide.

N'est-ce pas de notre chère et bonne Patrie que Pelletan chantait les divines fiançailles quand il écrivait :

« Elle est là, je la vois, la Gaule aux blonds che-
« veux, la Salamite du couchant. Laissez-moi la sa-
« luer en passant du nom de mon amour. Elle est
« cachée au bord de l'océan, dans la grâce sauvage

« de la jeunesse. Le flot la baise respectueusement
« de sa lèvre amère, et la berce au bruit sourd de son
« tonnerre... Elle a sans doute entendu une voix,
« dans l'espace, car, à moitié soulevée sur son coude,
« elle écoute encore, les yeux tournés vers l'Orient.
« Le vent de Dieu frémit à travers sa couronne de
« lierre, et la flamme du désir infini rayonne dans
« son regard. Elle attend, la coupe à la main, dans
« le frisson de la passion, la venue du Fiancé. Le
« Christianisme paraît, la Gaule reconnaît son
« Epoux. [1] »

Osera-t-on dire qu'elle a violé la foi jurée ?

Parce qu'on la voit déserter en masse le temple ultramontain, on se figure de nos jours que la France divorce avec le Christ et qu'elle apostasie... Erreur! Erreur!

Ce qu'elle répudie, c'est une forme disciplinaire qui fut faite pour son enfance, et qui ne va plus à son âge adulte. Autres temps, autres mœurs, autre idéalité.

Comme elle pressentait, il y a deux mille ans, le Christianisme religieux dans sa forme mystique, elle pressent à notre époque le Christianisme social, dans sa forme scientifique.

De l'Évangile en fleur, elle a respiré tous les parfums qui se mêlaient à l'encens embaumé des autels. Mais la saison des fleurs a passé. Les blés ne sont plus en herbe; ils ont jauni. L'épi d'or penche sa tête pleine, et appelle la faucille. Les fruits mûrs pendent aux branches et sollicitent la main. De toutes ces promesses sociales que lui apportera la riche floraison du Christianisme naissant, l'Europe entière réclame aujourd'hui le résultat légitime, la moisson et la cueillette.

Et c'est parce que l'Eglise actuelle ne veut pas, ne sait pas, ou ne peut pas ouvrir cette ère économique, c'est parce qu'elle ne répond pas à l'attente universelle, que les peuples se détournent d'elle et l'abandonnent à sa stérilité.

Grâce à Dieu! il n'y a pas d'autre apostasie que celle-là ; notre veine religieuse n'est pas tarie. Mais cette veine, il faut la trouver. Si on venait à l'ouvrir, la France étonnerait le Monde. Elle se montrerait telle qu'on la vit à Tolbiac, telle qu'on la vit sous la bannière de Jeanne d'Arc, telle qu'on la vit à l'épo-

---

1. Eugène Pelletan, profession de foi du XIXe siècle.

que des Croisades, telle enfin qu'on l'a revue, sous une autre forme, au commencement de ce siècle, alors qu'elle vomissait son âme sociale dans des torrents de lave brûlante, où les éclairs et la foudre de ses nouvelles idées roulaient avec les tonnerres de sa mitraille sur plusieurs points à la fois de l'Europe épouvantée.

Elle a une mission incomparable à remplir dans le monde moderne. A cette mission elle seule peut aspirer. Son tempérament s'y prête du tout au tout, avec son esprit de sacrifice, avec son goût d'apostolat humanitaire et de propagande généreuse, avec ses vives, soudaines et sublimes inspirations dont le jet, parfois, lui monte au cerveau comme un éclair qui l'illumine, comme un fumet qui la grise et la transporte.

Vous l'avez plongée dans le matérialisme le plus grossier, et vous l'avez énervée, corrompue, en faussant son génie. Ce n'est pas là son élément. Rendez-lui ses horizons; rouvrez sa voie.

« La France, disait Napoléon, ne fait la guerre que pour de grandes idées. » Sur ce terrain de bataille, elle est invincible. Combattre pour des intérêts de cotonnades et d'opium ou pour des causes borgnes et douteuses comme celles du Tonkin et d'ailleurs, ce n'est pas dans la fortune de ses armes...

La France est Missionnaire, elle est Apôtre, elle est Prophète !

Il est vrai que, brouillée depuis longtemps avec la prudence des vieilles perruques, et tête brûlée des nations, *elle a pris pour pilote le génie des tempêtes*, comme disait Balzac; il est vrai qu'elle s'est faite le *boute-en-train* des équipées politiques et des gaudrioles révolutionnaires. Oui, sans doute, mais aussi n'est-ce pas elle qui sonne, en ce moment, la *diane* et le *boute-selle* des réformes sociales, en attendant que la *furia* l'empoigne d'emboucher les réformes de la rénovation religieuse, dont la chevaleresque *Fille du Christ* ne manquera pas de prendre l'initiative, un de ces quatre matins... demain peut-être !

Et que faut-il pour cela ? Le moindre signal y suffirait : qu'un généreux appel soit fait à son cœur, qu'un simple cri d'Evangile social soit poussé par un Pape réformateur, et la voilà debout, la Gaule chrétienne.

Ah ! si nos grands et saints évêques d'autrefois, si les Hilaire de Poitiers, les Denis de Lutèce, les

Martin et les Grégoire de Tours, les Lupicien, les Karileff, les Rémi et tant d'autres pouvaient se réveiller de leur sommeil tant de fois séculaire, vive Dieu ! ils électriseraient encore la France, comme ils firent de leurs jours, avec ces paroles magiques : « Francs, vous êtes toujours les soldats du Christ, et, bien que sous une autre forme, les œuvres de Dieu se font encore sur la terre par vos faits et gestes nouveaux ! »... « *Milites Christi ! Gesta Dei per Francos !* » Et si l'un d'eux venait siéger au Parlement, croyez-vous qu'il s'amuserait à jouer de la clarinette politique, comme fait l'évêque d'Angers ? Ah ! non, il remplirait la France du bruit retentissant des clairons d'Ézéchiel et des trompettes d'Isaïe, pour annoncer au *vieux monde sa fin*, et au *monde nouveau sa belle Aurore.*

Prenant la Patrie non plus comme un enfant qu'on berce d'espérances et d'images souriantes, mais telle qu'elle est devenue en grandissant, ils lui prêcheraient, de nos jours, un Christianisme proportionné à ses facultés, et glorieusement transfiguré à la lumière de toutes les sciences. « Au lieu de déployer dans la nue, bien au-dessus de la tête des peuples, comme ils furent obligés de le faire dans les temps de barbarie, le magnifique pavillon d'or où ils fixèrent comme des étoiles les pieuses croyances et les douces promesses du Royaume à venir des Cieux, ils en inclineraient jusqu'à terre le dôme étincelant [1] », et ils réaliseraient l'avènement de ce Règne béni de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* sociales, dont le Christ nous annonça le triomphe futur.

Ils diraient : « L'heure sainte a sonné ! » De la consolante légende, ils feraient une réalité pour les pauvres et les petits. Ils ouvriraient la Parabole mystique, et les vérités qui se dérobent encore sous ses voiles éclateraient aux yeux de tous.

Au langage nouveau que lui tiendraient ses vieux évêques, la France moderne reconnaîtrait ses Docteurs et ses Pères. Elle reconnaîtrait aussi son époux, son Christ, son Evangile. Et des transports d'enthousiasme, et des prodiges de vertu, nous diraient alors si elle mérite d'être traitée comme la traitent, à l'envi, ses petits maîtres, du haut des chaires ultramontaines et du haut des tribunes par-

1. Taine, l'*Ancien Régime*.

lementaires, du haut des colonnes des journaux et du haut des pupitres universitaires — tous aussi obscurantistes les uns que les autres.

Personne n'est plus purement chrétien, là-haut, dans les régions officielles. La politique, cette infâme prostituée de toutes les Babylones, a tout souillé, dans le sanctuaire comme ailleurs. Il faut que les Prêtres se convertissent les premiers, s'ils veulent convertir le monde. Il faut nous résoudre à tuer en nous le vieil homme, l'homme politique et spéculateur, pour ne parler à la France que le véritable Verbe de l'Evangile. Il n'y va pas seulement de la Religion, il y va de l'Etat ; il y va de la fortune publique, de l'honneur national, de l'avenir du Monde entier.

Le problème se formule bien tel que le posait Guizot : « Rome peut-elle, sans se dénaturer religieusement, se mettre en harmonie avec les idées, les sentiments, les institutions qui prévalent et prévaudront de plus en plus dans le monde civilisé ? » La Religion peut-elle s'accommoder avec les progrès accomplis ? Par delà le Christianisme élémentaire et mystique, y a-t-il, oui ou non, un Christianisme supérieur, rationnel et scientifique [1] ? »

Prenez garde à votre réponse ! Si c'est *non*, c'en est fait de la France et de la Chrétienté tout entière, « car il n'est pas plus possible de fonder un Etat sans religion que de bâtir une ville en l'air », comme disait Plutarque. C'en est fait des peuples et c'en est fait de toute Eglise !...

Si c'est *oui*, c'est un *Renouveau* sans pareil, c'est un triomphe général, sans exemple dans l'histoire, c'est la Résurrection religieuse et sociale de l'Europe latine, et, peu après, du Monde entier.

Or, ce sera *oui*. Les Francs l'annoncent ! la Chrétienté le *pressent !* la Science l'affirme !

Abbé Roca.

(*La Fin de l'Ancien Monde*).

---

1. Il faut lire la *Mission des Juifs* du marquis de Saint-Yves pour savoir ce qu'on entend par Christianisme rationnel et scientifique. R. C.

La Liberté de la Médecine

I

Il semble que la pauvre humanité soit condamnée à se faire exploiter perpétuellement, si ce n'est par une classe, c'est par une autre, ou mieux encore par plusieurs à la fois. Sitôt qu'il a perdu un maître, le peuple s'empresse de se mettre sous la dépendance d'un autre. Comme la femme de Sganarelle, il lui plaît d'être battue, et les batteurs ne lui manquent pas, Dieu merci.

Au moyen âge, c'étaient les cléricaux qui avaient la haute main sur tout et sur tous, et qui mettaient en coupe réglée le troupeau humain.

A la renaissance, les clercs ont perdu un peu de leur influence, mais les légistes se sont joints à eux ; le peuple ne s'en est trouvé que plus mal. Dès le XVI[e] siècle, Loizel constatait que la France possédait plus de légistes que tout le reste de l'Europe. Nous n'avons pas dégénéré à cet égard.

Jusqu'à la Révolution, les médecins n'ont joué qu'un rôle très modeste ; ils étaient peu nombreux : la Faculté de Paris ne comptait guère qu'une centaine de membres, et les docteurs n'envahissaient pas les autres professions, notamment les fonctions publiques et politiques. Aux états généraux encore, en 1789, les représentants étaient presque tous clercs ou légistes, deux ou trois médecins seulement y figuraient.

Mais, depuis la Révolution, les médecins ont pris de l'importance, aujourd'hui il rivalisent avec les avocats. Ces deux corporations privilégiées forment à elles seules la majorité de la représentation nationale, qui nous fabrique, à jet continu, les lois que l'on connaît et les impôts nécessaires pour les faire appliquer.

De ces trois dominations : cléricale, légale et médicale, quelle est la pire ? Les clercs prétendent asservir les âmes ; les légistes, les biens ; les médecins, la vie. Il y en a pour tous les goûts.

Lorqu'un mal est à son comble, il est naturel et forcé que la réaction se produise sous peine de mort.

C'est ainsi qu'à la domination du clergé a répondu le protestantisme ; à celle des légistes, la Révolution

de 1789, qui a fait, pour un moment, table rase de toutes les subtilités de la chicane.

A la domination des médecins, la réaction n'a pas encore répondu ; mais le mal paraît être à son apogée ; la dernière loi sur l'exercice de la médecine a définitivement établi la servitude médicale.

La réaction ne peut donc tarder de se produire ; elle est dans la logique des choses ; elle commence même à poindre à l'horizon. En effet, à peine la loi de 1892 a-t-elle été votée, qu'une *Ligue pour le libre exercice de la médecine* s'est fondée, et, en novembre 1893, elle a tenu son premier congrès à Paris.

C'est là, évidemment, un signe des temps ; c'est le premier jalon planté du *protestantisme médical* ; espérons que ce ne sera pas le dernier.

Nous avons sous les yeux le compte rendu des travaux de ce Congrès, neuf fascicules bien remplis où la question de liberté ou de monopole de la science et de l'art médicaux est envisagée à ses divers points de vue.

Je dis de la *science* et de *l'art*, car ce sont deux choses très différentes. On peut être excellent théoricien et très médiocre praticien, et vice versa ; or le but de la médecine n'est pas, ou plutôt ne devrait pas être de disserter sur les maladies, mais de les guérir.

II

Quelles sont les prétentions de cette *Ligue pour le libre exercice de la médecine* ? Que demande-t-elle ?

Rien que de bien simple. « Les lois qui régissent l'exercice de la médecine en France, dit-elle, n'ont jamais été réclamées par les malades, qui paraissent être les seuls intéressés, mais par les médecins. »

Ceux-ci pourront peut-être répondre que les malades et le public n'ont jamais réclamé contre ces lois. Mais la raison est mauvaise.

On sait que le public est un corps amorphe qui n'a pas pour habitude de suivre la filière administrative, de se conformer aux prescriptions légales. Sa manière à lui de réclamer consiste à renverser. Ce n'est pas par évolution qu'il procède, c'est par révolution.

Nous en avons vu des exemples : le protestantisme contre le cléricalisme, au commencement du XVIe siècle ; la Révolution contre le légisme, à la fin du XVIIIe.

L'anarchisme actuelne serait-il pas une nouvelle réaction contre le scientifisme, le *doctoralisme* dont se pique la médecine ?

Les médecins nous assurent que c'est pour le bien du peuple qu'ils réclament le monopole du droit de guérir.

Mais, d'abord, avant de réclamer un droit, il faut posséder le pouvoir. Or il est de toute évidence que les docteurs n'ont pas ce pouvoir. La liste des maladies réputées par eux incurables en est une première preuve. La liste des armes qu'ils emploient pour combattre les maladies, les médicaments, qui varient comme les modes, et qu'il faut se dépêcher de prendre tant qu'ils guérissent, car cette vertu ne dure pas longtemps, en est une seconde preuve, et nous pourrions en citer d'autres encore.

Ensuite tout droit implique un devoir corrélatif. Si les docteurs de Faculté revendiquent le droit de guérir, il faut qu'ils s'engagent à guérir en effet ou à rendre l'argent ; et, surtout, il importe qu'ils ne tuent pas, ce qui leur arrive bien quelquefois, comme on peut en voir de nombreux exemples dans les actes du Congrès.

Est-il possible qu'en plein XIXe siècle, à la veille du XXe, nous en soyons encore à ce point de barbarie sans précédent historique de voir une corporation qui a droit de vie et de mort sur les citoyens sans encourir aucune responsabilité ?

On dira peut-être que les docteurs sont responsables de leurs actes en ce sens que les malades ou leurs ayant droit peuvent les poursuivre dans le cas où ils abuseraient du droit que leur confère le monopole, dans le cas, notamment, où ils auraient employé une méthode de traitement condamnée ou non approuvée par la Faculté.

La bonne plaisanterie que cette responsabilité à une foule d'égards ! Les gens du peuple ont-ils les moyens d'intenter une action contre un médecin meurtrier ?

Supposé qu'ils les aient, qui sera juge dans cette affaire ? Les confrères du docteur. Or les loups ne se mangent pas entre eux, et, sans être des loups, les médecins ont assez d'esprit de corps pour ne pas se condamner les uns les autres, sauf le cas où, par extraordinaire, un médecin peu influent sera attaqué par plus puissant que lui, alors que peut-être il est moins coupable que beaucoup d'autres.

Personne n'ignore, au surplus, qu'il est aussi facile

de tuer *secundum artem* que de guérir, et que les remèdes prohibés ou non admis par la Faculté, — le magnétisme, par exemple, — n'ont pas de peine à valoir mieux que les plus doctes préparations pharmaceutiques du Codex.

III

Mais, j'y songe. Puisque les médecins affectent tant de sollicitude pour la santé physique, morale et même sociale du public, ils devraient réfuter ceux qui critiquent leurs actes, ceux qui attaquent leur monopole. Pourquoi donc gardent-ils le silence et font-ils la sourde oreille ?

Les actes du Congrès du libre exercice de la médecine rapportent un certain nombre d'articles de journaux plus ou moins favorables à cette liberté. Or je constate que dans ce nombre ne se trouve pas un seul journal de médecine. Dieu sait pourtant si elles pullulent ces feuilles de choux médicales remplies d'annonces et de réclames en faveur de médicaments plus ou moins nouveaux et tous plus efficaces les uns que les autres « tant qu'ils guérissent ! »

Puisque les médecins sont si savants, ils doivent pouvoir réfuter les sophismes des ligueurs. Pourquoi donc ne le font-ils pas ? Pourquoi pas un seul d'entre eux ne souffle-t-il mot ni pour ni contre ? Pourquoi cette conspiration du silence ?

Puisque les docteurs sont si humains, si charitables, que leurs cœurs saignent à la seule pensée que, sans le monopole qu'ils s'attribuent, les malades seraient en proie à des charlatans sans feu ni lieu, ils devraient paraître sur la brèche et faire leur possible pour éclairer ce pauvre public et le sauver de la contamination libérale.

Songez donc, messieurs les docteurs, quelle calamité ce serait pour ces malades, si, pervertis par l'évangélisation des ligueurs, ils s'avisaient de réclamer fermement et en masse, aux prochaines élections, par exemple, la suppression de votre monopole !

Je sais bien que le mal ne serait pas grand pour vous : vous êtes si généreux, si dévoués au bien de vos clients ; mais pour ceux-ci ?

Et puis la charité n'est véritablement charité qu'autant qu'on l'étend jusqu'à ses adversaires, jusqu'à ses ennemis.

Eh bien ! ces ligueurs, qui demandent la liberté

ne sont peut-être pas très mauvais diables au fond. Ils la demandent parce qu'ils la croient bonne. Prouvez-leur qu'elle est mauvaise et que le monopole est préférable, et, suivant toute probabilité, ils se rendront à l'évidence.

Mais, si vous vous cachez, si vous vous taisez, si, au au lieu d'exposer franchement votre opinion, au lieu de combattre loyalement et face à face vos adversaires, vous vous bornez à jouer le rôle de Basile, on finira par croire... ce que vous voudriez que l'on ne crût pas.

On dira : Si les docteurs sont des exploiteurs de l'humanité souffrante, ils doivent se taire et étouffer sous leur silence les réclamations de la Ligue ; et, s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à répondre, c'est que le monople n'a véritablement pas d'autre but que leur intérêt.

Allons, messieurs, il y a des moments où le dédain, le silence, le mépris des adversaires n'est plus de mise, et ce moment est venu : si vous avez quelque chose à dire, parlez : on vous écoute.

IV

Quel danger le libre exercice de la médecine peut-il faire courir au public ? Nous n'en voyons aucun.

S'il s'agissait de tout renverser, d'interdire aux docteurs l'exercice de leur profession, on pourrait supposer à la rigueur que la liberté présenterait des inconvénients. Mais il n'est pas question de cela.

Les médecins réguliers exerceront au même titre que les médecins irréguliers et le public choisira, comme il l'a toujours fait, même en France jusqu'à ces derniers temps, et comme il le fait encore dans beaucoup de pays où la santé n'est pas plus mauvaise, les maladies pas plus nombreuses, ni plus incurables.

Le *Congrès du libre exercice de la médecine* se borne à émettre les trois vœux suivants, qui n'ont rien d'antisocial ni d'antihumain :

1° Que l'exercice de la médecine soit libre en France sous la seule garantie des lois de droit commun ;

2° Que le monopole de la médecine soit supprimé, puisque les médecins ne peuvent répondre de la guérison des malades ;

3° Que chacun ait droit à l'assistance judiciaire dans toute action intentée aux médecins (diplômés

ou non) pour maladresse, imprudence, négligence ou ignorance ayant causé préjudice.

On voit qu'il n'y a dans ces vœux rien d'exagéré, et que les médecins diplômés ne pourraient que gagner moralement et même matériellement à ce que l'exercice de leur art fût libre. Ce serait le plus sûr moyen de chasser les marchands du temple et de mettre chacun à la place qu'il mérite.

V

Disons un mot, pour finir, du personnel de la Ligue et du Congrès.

On y remarque d'abord un certain nombre de médecins. Car tous ne sont pas partisans du monopole. On peut même dire que tous ceux qui ont le sentiment de leur propre valeur et de leur dignité en sont confus, et qu'il n'y a, pour le soutenir, que ceux qui en ont besoin, c'est-à-dire les incapables, ceux qui n'ont ni vocation, ni tact, ni science, et qui n'ont embrassé la profession médicale que pour profiter des prétendus avantages du monopole.

Les médecins partisans de la liberté sont le plus grand nombre, nous devons le dire parce que nous le savons de source certaine et afin que l'on ne nous accuse pas de les comprendre tous dans les critiques que nous faisons de la médecine officielle.

Viennent ensuite les « irréguliers de la médecine », les masseurs, les magnétiseurs, les rebouteurs, les guérisseurs. Ces gens possèdent ou croient posséder des facultés naturelles, magnétiques ou autres, pour guérir les malades ; d'autres sont possesseurs de remèdes « secrets », c'est-à-dire de remèdes rejetés et dédaignés par la médecine officielle, mais qui n'en sont pas plus mauvais pour cela ; bien souvent, c'est le contraire.

Parmi ces irréguliers, il y a peut-être quelques charlatans, mais certainement beaucoup moins que parmi les docteurs ; il peut s'en trouver aussi qui sont de bonne foi et qui s'illusionnent eux-mêmes, croyant posséder des facultés qu'ils n'ont pas ; mais le plus grand nombre sont réellement doués de facultés particulières que l'intuition leur a suggéré de mettre en pratique et dont l'expérience a démontré la réalité. Empêchés par une cause quelconque de faire leurs études médicales et d'acheter leurs diplômes, ils sont poussés par une force supérieure

à exercer leurs facultés, comme les poètes, comme tous les inspirés.

La liberté seule peut faire le tri entre ceux de ces irréguliers qui sont réellement doués ou non, et ce n'est pas là le moindre de ses avantages.

Combien de personnes qui possèdent de telles facultés et qui n'en font pas profiter l'humanité souffrante parce qu'il est considéré comme déshonorant d'exercer la médecine sans être docteur!

Combien d'autres qui s'en abstiennent pour ne rien avoir à démêler avec la justice, devant laquelle faire du bien à ses semblables est un délit passible d'amende et de prison!

Les autres membres de la Ligue sont des indépendants, désintéressés dans la question : hommes de science ou de lettres pour la plupart, car le gros public ne peut guère prendre une part active dans des questions si abstraites.

Sans doute cette Ligue fera de nouveaux adhérents. Ce n'est que le premier pas qui coûte. La publicité donnée aux travaux du Congrès et aux traités publiés par la Ligue ne peut qu'augmenter le nombre des ligueurs, et faire ainsi du ruisseau une rivière et au besoin un torrent, si l'on accumule les obstacles à son cours normal.

VI

Nous ne pouvons donc que faire des vœux pour que cette Ligue soit bien dirigée ; pour que les bons médecins osent s'en déclarer partisans, — qu'ils se rassurent, leurs *supérieurs* ne tarderont pas à rendre les armes quand ils les verront se dresser résolument devant eux; — pour que les magnétiseurs s'unissent — l'union fait la force — et tiennent tête à la médecine officielle ; pour que le public, enfin, donne aussi son coup de collier, car, au bout du compte, c'est surtout lui qui y est intéressé.

Grâce au monopole, l'art médical est dans le désarroi le plus complet ; la liberté seule peut l'en faire sortir. C'est elle seule qui peut remettre à sa place naturelle chaque homme et chaque chose.

VII

La liberté de la médecine est une des libertés qui nous manquent; mais il nous en manque beaucoup

d'autres : la liberté religieuse, la liberté de la défense en justice, la liberté de l'enseignement, la liberté du commerce, etc., etc.

Des ligues existent aussi qui réclament chacune de ces libertés. Elles devraient bien se pénétrer de cette idée : que toutes les libertés se tiennent, et se prêter un mutuel appui dans leurs revendications.

Il serait donc à désirer qu'il se formât des groupes de plusieurs ligues et même une ligue générale de toutes les ligues qui combattent pour une liberté quelconque.

Mais, hélas ! les petites vanités, les petits intérêts consentiront-ils à faire quelques sacrifices ?

Si oui, le succès est assuré, et même à plus courte échéance qu'on ne pourrait le penser.

Si non, ne nous plaignons plus, nous méritons notre sort. Le cheval, voulant se venger du cerf, est devenu esclave de l'homme. Qui veut dominer sera asservi. Les monopoles sont la juste punition de notre orgueil, de notre vanité, de notre cupidité. Cessons de les vouloir pour nous, et les autres ne pourront s'en emparer.

ROUXEL.

Le Christ Social

et les Fêtes de Jeanne Darc

Les fêtes actuelles en l'honneur de Jeanne Darc symbolisent en définitive la libre pensée religieuse. C'est elle, la grande et noble héroïne, qui, au milieu des haines et des insultes d'un clergé ignorant et fanatique, répétait simplement et courageusement à ces nullités intellectuelles et morales cette phrase sublime et si vraie : *Il y a plus de choses dans le livre de mon Seigneur que dans tous les vòtres.*

Ces Fêtes doivent être uniquement Nationales. Elles doivent être considérées comme une énergique protestation du Peuple français contre la domination cléricale de Rome. Ce grand Peuple, le noble peuple Français, veut rester indépendant, car il sent que sa religion est plus haute et plus vraie que celle qu'on professe au Vatican.

N'est-il pas le véritable héritier des grandes traditions chrétiennes, si humanitaires et si rationnelles, de notre chère et vieille Gaule ? C'est du Christ social dont il veut porter la bannière, et non pas celle du Christ anodin créé de toutes pièces par les papes césariens de Rome.

Cette continuelle guerre de domination, qui déchire encore le cœur de notre chère patrie, c'est toujours le même combat singulier, et séculaire, entre la Rome de César et notre grand ancêtre Gaulois, l'héroïque Vercingétorix. Vercingétorix n'est pas mort, car son cœur est devenu le cœur de la noble France.

Mais Rome, malgré sa politique si fine et si tortueuse, ne parviendra jamais à nous vaincre, nous qui sommes les héroïques descendants des vieux Gaulois, et Vercingétorix, qui ne fut vaincu que par le nombre et la force brutale, étend toujours sur nous ses ailes d'aigle.

La vérité apparaît toute nue quand on voit le parti césarien catholique, et derrière lui la faction légitimiste, accaparer ou plutôt essayer d'accaparer cette gloire, cette grande Jeanne, dont l'enthousiasme universel fait le symbole du Courage et de l'Indépendance. Aussi, je le répète, cette grande manifestation doit rester entièrement Nationale, entièrement ethnique et les césars romains n'ont absolument rien à y voir, et ne peuvent avoir aucune voix au chapitre.

Soyons donc Français pour tout de bon. Révoltons-nous courageusement contre tout ce qui est faux, tortueux, illicite. Soyons enfin, au grand jour, en plein soleil, les nobles Français, les grands Français. Et rien que Français, pas Romains du tout.

La mémoire de Jeanne est d'ailleurs une honte pour l'Église romaine. Elle est une honte aussi pour les royalistes.

Car la grande héroïne de Lorraine a été abandonnée et trahie par ceux-ci ayant à leur tête Charles VII, cet innocent, ce fou, l'ingrat que

Jeanne aimait tant, et qu'elle avait servi comme pas un de ses sujets.

Car elle a été tyrannisée et finalement brûlée par ceux-là... comme sorcière ! !

Tout n'a été que trahison, autour de la noble Jeanne, et lâcheté. Insulter une femme, c'est déjà ignoble, infâme, surtout de la part d'un Français. Et quand cette femme est Jeanne Darc, quel nom doit-on donc appliquer au crime ? C'était plus qu'infernal.

La condamner comme sorcière !!

Et croyez-vous qu'il en serait autrement aujourd'hui ?

Non certes.

Si le clergé catholique avait la même autorité, la même toute-puissance qu'autrefois, il brûlerait encore Jeanne Darc ; il y aurait encore un infâme Cauchon que l'on récompenserait encore après son noble exploit.

Je n'en veux pour preuve que ce qui vient d'arriver à mon noble ami l'abbé Roca, que l'évêque de Perpignan a fait enterrer comme un chien. Et cependant tout homme sérieux et désireux de voir sortir de l'impasse où elle grouille notre abominable société, reconnaîtra certainement, après avoir lu les œuvres de ce grand et savant exégète, de ce saint, reconnaîtra forcément (à moins qu'il ne soit totalement dénué de bon sens et d'intelligence) que l'abbé Roca est un vrai chrétien, un chrétien dans la plus pure et la plus complète acception du mot. Il affirmera, *urbi et orbi*, que son interprétation des livres saints est la seule qui soit vraie, la seule qui puisse sauver la France et, avec elle, l'Eglise aux abois, l'Europe tout entière. Car la révolution est à nos portes. Le grand cataclysme qui doit punir les égoïstes, les orgueilleux et tous les mauvais, fait entendre ses grondements sourds, évidents prodromes de la tempête et du naufrage ; ce dont politiques et sacerdotes se moquent bien, en vérité, n'y voyant pas plus loin que le bout de leur nez !

Mais je dis, et tous ceux qui pensent seront certainement de mon avis, je dis que, étant donnée la diversité des temps, entre l'évêque Cauchon qui a brûlé Jeanne Darc et l'évêque de Perpignan, qui n'a pas pu, mais aurait bien voulu brûler l'abbé Roca, il n'y a absolument aucune différence. L'avenir est là qui jugera, car l'avenir est la Justice de Dieu.

Donc l'Eglise romaine ne change pas, et ne *veut pas* changer.

C'est pour cela que l'on voit aujourd'hui catholiques et royalistes se faire une arme de combat de cette glorification nationale de la grande Héroïne de Domrémy.

Et monsieur le comte de Castellane s'étonne de voir le peuple déchirer dans la rue, à Toulouse, le 8 mai, la bannière du Christ ! Mais, si ce scandale est arrivé (et il faut qu'il y ait des scandales, a dit Jésus), c'est que, à ce moment, la bannière du grand crucifié socialiste devenait un emblème de sédition. Cette bannière n'était plus celle du Christ social, du Rédempteur des peuples : c'était la bannière d'un parti, d'un parti révolté contre le véritable esprit français.

Mais, il faut bien se garder de le croire, ce n'était pas celle du vrai Christ, du *Christ social*, dont la vie et la doctrine ésotériques viennent d'être dévoilées au monde par les œuvres magistrales du marquis de Saint-Yves et de l'abbé Roca [1].

René Caillié.

L'Eglise de Swedenborg

L'accueil qui a été fait, tant en France qu'à l'étranger, à *l'Eglise de l'Avenir*, nous impose le devoir de rappeler que la Nouvelle-Eglise de notre pays

---

1. *Mission des Juifs. — La Fin de l'Ancien Monde, Nouveaux Cieux et Nouvelle Terre. — Le Glorieux Centenaire, Monde Nouveau.*

avait eu déjà un organe remarquable qui parut de 1838 à 1848, et qui portait le titre de *Nouvelle Jérusalem*, Revue religieuse et scientifique, paraissant tous les mois.

Cette revue était du format in-8° raisin et formait une feuille de 16 pages.

Le prospectus qui fut mis en circulation pour annoncer sa publication et qui fut rédigé par M. Le Boys des Guays[1] est un véritable monument : nous ne pouvons résister au plaisir d'en faire quelques extraits qui prouveront à nos lecteurs que les questions qui préoccupaient les esprits en 1838 sont encore actuelles de nos jours.

« ..... Quiconque réfléchit sur la position actuelle des sociétés humaines voit, à n'en pas douter, que l'ordre qui semble régner chez elles n'est en réalité qu'un désordre permanent, et que, si l'individualisme qui les ronge n'était pas arrêté dans sa marche effrayante, elles finiraient toutes par tomber, à la moindre secousse, dans une complète dissolution.....

« ..... La grande question humanitaire sera résolue, non par la découverte d'une forme nouvelle de gouvernement, mais par la découverte, bien autrement importante, des moyens de réformer et de régénérer l'homme, car l'être collectif nommé société ou nation, ne pourra se reconstituer régulièrement et définitivement que lorsque l'être particulier nommé homme aura été lui-même replacé dans l'ordre. En effet, lorsque le désordre existe dans chacune des parties, il est impossible que l'ordre puisse exister dans le tout. Tel est l'homme, telle est la société.....

« Quel est donc le levier capable de remuer le cœur humain pour replacer l'homme dans l'ordre, et sauver ainsi l'humanité entière du précipice dans lequel elle est entraînée ? Nous répondrons sans hésiter : c'est la religion et c'est elle seule ; parce qu'il n'est donné qu'à elle seule de pouvoir pacifier les sociétés modernes, en les régénérant dans leurs chefs et dans leurs membres, et en les unissant toutes par les devoirs d'une bienveillance mutuelle... »

L'auteur établit ensuite que le Christianisme seul peut obtenir ce résultat, mais il entend un Christianisme épuré, dégagé des erreurs et des superstitions qui le souillent.

---

1. M. Le Boys des Guays est le traducteur en latin, puis en français, des œuvres de Svedenborg, le grand Voyant suédois.

C'est le Livre saint expliqué d'une façon rationnelle, et il s'écrie :

« Les temps sont enfin accomplis ! le sceau qui avait été mis par Dieu sur les livres saints est levé ; et la vérité peut apparaître désormais aux yeux de quiconque désirera de bonne foi la connaître. »

M. Le Boys des Guays, après avoir analysé les immenses travaux théologiques de Swedenborg, continue ainsi :

« ..... Ce qu'ils (les prophètes) nous ont transmis était d'inspiration divine et renfermait, sous le sens souvent grossier de la lettre, un sens caché ou spirituel qui n'est autre que la *Divine Vérité.* Ce sens a été caché aux hommes et ne devait leur être révélé que lorsque, par suite du progrès des lumières, ils seraient capables de le comprendre sans le profaner. »

Il constate ensuite que, par les sublimes travaux de Swedenborg, la Bible est désormais ouverte à toutes les intelligences.

Puis il pose en principe que, quoique toute religion ait pour but de régénérer l'homme, aucune de celles qui existent aujourd'hui n'a pu atteindre ce but. Une telle impuissance, qu'on pourrait révoquer en doute, ne peut certes provenir que de causes majeures : la Nouvelle-Jérusalem seule parviendra à résoudre cet important problème de la régénération humaine.

Nous devons pour aujourd'hui borner là cette analyse ; mais dans le prochain numéro nous exposerons les raisons que notre frère Le Boys des Guays fait valoir à l'appui de sa thèse : les membres de la Nouvelle-Eglise les connaissent ; mais il nous paraît utile d'en présenter une analyse pour les personnes qui ignorent nos doctrines et qui, par une circonstance quelconque, se trouveraient avoir notre journal entre leurs mains. D.-A.

(L'Eglise de l'Avenir.)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

L'Emancipation de l'homme

8me ET DERNIER ENTRETIEN

Mes frères, la cruelle extrémité de la continuation des luttes prend sa raison d'être dans l'abjection du sens moral de l'esprit humain.

L'ambition se fonde sur l'ignorance ou le mépris de la loi divine ; la révolte s'appuie sur le droit méconnu ou sur l'orgueilleuse prétention de l'autorité individuelle.

L'ambition cache à l'homme la lumière de ses devoirs ; le sentiment d'un faux point d'honneur étouffe en lui le sentiment de l'honneur vrai.

Je vous définis ici le devoir dans sa plus directe dépendance, sans acception des particularités qui le circonscrivent ou l'exaltent dans la vie humaine. Je veux définir ici l'honneur vrai, déduction naturelle des devoirs de la créature envers les autres créatures, et je terminerai ce livre qui doit faciliter notre mission dans le monde humain

Le devoir, mes frères, c'est l'effusion de l'âme par le travail de l'esprit ; c'est l'accentuation des principes de morale inscrits dans la conscience éclairée de l'homme parvenu au développement des facultés intellectuelles.

L'âme, humiliée des hontes de l'esprit, exprime le remords. Le retour au devoir fait resplendir la force du principe spirituel, comme l'endurcissement démontre la force du principe bestial. L'âme est muette dans tous les cas d'alliances trop nouvelles, et l'esprit, incapable de comprendre le devoir, n'a ni remords du crime, ni préoccupation de justice, pour satisfaire ses goûts et ses idées.

L'esprit, parvenu au développement des facultés intellectuelles, qui délaisse le devoir par mol-

lesse et qui s'étourdit dans d'égoïstes jouissances, témoigne ainsi du manque de base solide à la persévérance et au sacrifice : *La foi en Dieu.*

La foi en Dieu soutient la pauvre nature charnelle, et le devoir ne peut être compris dans toute rigueur, ne peut être exercé dans toute son étendue que par les véritables croyants à la doctrine qui régit les mondes supérieurs dans l'immensité de l'Univers. Cétte doctrine, c'est l'enchaînement des intelligences et des perfections jusqu'à Dieu ; c'est la fraternité laborieuse et perfectible depuis la formation des Esprits jusqu'à leur dégagement spirituel; c'est l'amour entre tous pour conquérir l'amour de Dieu.

Le devoir tracé par Dieu à la créature s'impose par la foi en Dieu.

Le devoir tracé par les Sociétés humaines participe du degré de civilisation humaine ; ce devoir est entaché des erreurs de l'idée religieuse.

Nous devons donc exposer ici le devoir tracé par Dieu et ne nous occuper en aucune façon des consciences plus ou moins éclairées des membres de l'humanité terrestre.

Nous devons démontrer le devoir tel qu'il découle des principes de moralité qui sont la semence des honneurs de l'âme, des élévations de l'esprit, des libertés sans limites au sein de la spiritualité pure.

L'adoration de Dieu, érigée en principe fondamental de l'ordre social, exige le déploiement de l'intelligence humaine afin de donner au culte des formes dignes de l'intelligence divine.

La haute démonstration de Dieu ne peut être faite d'une manière complète que par la fusion des Esprits qui se rapprochent de Dieu avec les Esprits qui en sont les plus éloignés, et l'accord parfait des démonstrations diverses résulte de la supériorité relative et de l'infériorité relative aussi entre les Esprits qui se communiquent et les Esprits qui reçoivent l'inspiration.

La démonstration de Dieu, faite par un Esprit supérieur à une humanité dans l'enfance est

destinée à demeurer diffuse jusqu'à l'épanouissement plus décisif des membres de cette humanité.

Les superstitions s'étayent toujours sur la figure déformée d'un grand Esprit ou d'une vaste conception humanitaire. Mais l'idée a pris racine et les herbes folles qui la couvrent ne peuvent la détruire; mais les herbes folles s'épuisent et la racine acquiert du développement ; mais les herbes folles disparaissent, et la racine se couronne d'une végétation luxuriante.

Faisons, mes frères, dépendre notre bonheur futur de l'accomplissement des devoirs que nous imposent notre connaissance de Dieu et notre connaissance de la création.

La figure de Dieu, nous vous l'avons présentée entourée des attributs qui vous commandent l'amour et la justice, la liberté de l'esprit et la lucidité de l'âme, pour acquérir la vraie science et travailler à l'émancipation humaine. Nous vous l'avons démontrée comme la force, la lumière, la chaleur de l'Univers, le mobile du mouvement et la vie de la pensée.

La création, nous vous l'avons expliquée avec les ménagements de la tendresse fraternelle.

Nous avons gardé le silence sur plusieurs obligations de l'Esprit intelligent, afin de ne point fatiguer des oreilles peu habituées à entendre la vérité ; et nous continuerons à demeurer muets sur les devoirs marqués du cachet de l'avancement intellectuel et moral, persuadés que le moment d'établir la puissance de la loi créatrice n'est point encore venu. Mais nous définirons cette loi si souvent et si fermement que de sa définition, jailliront la clarté et la force des principes constituants de la hiérarchie universelle. Mais nous donnerons à l'âme tant de sensations à parcourir, à l'esprit tant d'études à faire produire, que l'âme et l'esprit s'uniront pour se délivrer mutuellement des hontes de l'ignorance et des joies bestiales de la nature charnelle.

Le devoir comprend l'adoration de Dieu et la fraternité entre les Esprits.

Le devoir s'exprime par des actes qui correspondent à l'adoration intelligente du créateur et à l'amour des créatures entre elles.

L'adorateur de Dieu remplit son devoir envers le créateur lorsqu'il fait concorder la raison et le sentiment dans l'expression de son adoration.

L'acte d'adoration définit la raison lorsqu'il s'appuie sur l'évidence du principe créateur et du principe intelligent de la divinité.

Principe créateur: force motrice des évolutions célestes et des mouvements de l'infini.

Principe intelligent : dégagement de l'âme, formation de l'esprit, pour donner à l'œuvre de la puissance le baptême de l'immortalité ; pour faire grandir l'œuvre dans l'ombre, dans le crépuscule, dans la lumière, dans l'éclat des rayonnements divins.

L'adoration de Dieu est mesquine dans l'enfance de l'esprit. Elle s'ennoblit au fur à mesure du développement de l'intelligence et de la raison, apanage de l'intelligence développée ; elle nous dit que l'immense grandeur de Dieu ne saurait s'abaisser à des transformations humaines pas plus qu'à de mystérieux détours pour expliquer cette grandeur.

Faire de la prière un moyen de persuasion dont Dieu subirait l'influence, c'est démentir l'immense grandeur de Dieu.

Demander à Dieu dans la prière, le renversement ou l'adoucissement des lois naturelles, c'est démentir l'immense grandeur de Dieu.

Demeurer dans l'esclavage de l'esprit par des œuvres stériles, c'est démentir l'immense grandeur de Dieu.

La raison, dans sa plénitude, nous montre Dieu comme la source de tous les biens, l'arbitre de toutes les destinées, nous devons affirmer notre foi par l'accomplissement du devoir ; dilater les rayons visuels de notre âme afin de découvrir les perfections divines ; écouter les voix

qui chantent la résurrection, la réunion, le bonheur, lorsque nous sommes ballotés par les orages et que nous avons le cœur broyé par la douleur.

L'adoration de Dieu, premier des devoirs, implique le devoir fraternel.

La connaissance exacte de la création détermine tous les devoirs de l'humanité envers les êtres inférieurs à l'humanité.

La fraternité renferme toutes les nobles passions de l'âme pour les autres âmes, toutes les obligations de l'Esprit pour les autres Esprits, toutes les alliances de la pensée pour faciliter les desseins du créateur.

Mes frères, l'horizon prochain sera lumineux pour vous, si vous comprenez ici la justice de Dieu et le devoir fraternel. La justice de Dieu réside dans l'épanouissement successif des facultés et des grâces pour tous. — Le devoir fraternel commande l'amour dans toutes les conditions de l'existence, et la solidarité humaine n'est autre chose que l'accord de tous les Esprits pour offrir à Dieu le concours de toutes les volontés à la volonté suprême. Souffrez, pauvres, en regardant l'avenir et en aimant vos frères : ils ont souffert comme vous, ils souffriront davantage peut-être.

N'enviez pas les richesses et les honneurs : ils sont pleins de périls ; mais rappelez-vous ces paroles :

« *Bien heureux ceux qui placent en Dieu*
« *leurs espérances, car Dieu ne trompe jamais.* »

Et vous, riches de biens temporels, riches de force et de facultés, riches par les dons de la nature humaine et par les découvertes de l'esprit, écoutez la voix de Dieu : « *fraternité, égalité liberté.* »

Cet homme malheureux ou coupable est votre frère ; vous lui devez aide, protection, pitié.

Ces hommes pétris de vices, déterminés à tout, sauf à pratiquer le bien, sont vos frères. Seraient-ils plongés dans une aussi profonde ab-

jection si vous leur eussiez montré Dieu dans sa gloire de créateur, dans ses attributs d'intelligence et d'amour ?

Nous fûmes égaux ; la même origine, la même destinée, le même but, nous ordonnent de louer ensemble notre Père céleste et de nous soutenir dans cette foi : que la différence de fortune n'est que temporaire, et que tous les hommes sont appelés à la vertu par la sagesse éternelle.

Nous sommes solidaires, c'est-à-dire que les crimes que nous pourrions empêcher et que nous laissons commettre sont des accusations qui troubleront notre avenir.

Mes frères, le sentiment fraternel impose la délicatesse, la sensibilité, la pureté de l'âme, la probité, la force, la grandeur de caractère.

Toutes les manifestations de l'âme et de l'esprit qui dénoncent la brutalité, la bestialité des instincts, les calculs de la fraude et de l'égoïsme, les petitesses de l'amour-propre, les hontes de l'orgueil, de l'ambition, des fausses gloires, sont des flétrissures dont l'âme et l'esprit portent l'empreinte *de demeure en demeure*, jusqu'à la libre participation de leur volonté pour se maintenir dans l'honneur véritable.

Mes frères, l'émancipation de l'homme commencera à l'érection de ces trois principes : *fraternité, égalité, solidarité.* Détrônons tous les despotismes en proclamant la fraternité.

Respectons tous les droits en reconnaissant la justice de Dieu dans l'inégalité des conditions de la vie charnelle. Soyons solidaires en nous soutenant les uns les autres, en répandant les richesses que nous possédons pour enrichir les plus pauvres, les plus ignorants.

Glorifions le travail en travaillant tous. Demeurons forts d'esprit et doux de cœur, au sein des grandeurs et de l'opulence, comme dans l'adversité, afin que le commandement soit juste et l'obéissance facile. Effaçons nos divisions, nos haines, nos rancunes et disons à Dieu :

« *Mon Dieu, bénis tes enfants ; ils vont s'ai-*
« *mer les uns les autres, et t'adresser des hom-*
« *mages dignes de toi.* »

Un ami du Monde invisible.

FIN.

Le Spiritisme
Pivot du Christianisme

> « *Mes bien-aimés, n'ajoutez pas*
> « *foi à tout Esprit, mais* mettez
> « à l'épreuve les Esprits, *pour*
> « *savoir* s'ils viennent de Dieu. »
>
> JEAN, Epitre I, ch. IV, *1*.

Cela nous montre, par excès d'évidence, on peut dire, que les premiers chrétiens consultaient les Esprits. L'Église catholique romaine n'a donc pas le droit de condamner le Spiritisme.

Par ce verset de l'apôtre Jean on doit conclure : 1° que les Esprits désincarnés existent autour de nous dans l'atmosphère ; 2° que nous pouvons ajouter foi à la parole de certains Esprits ; 3° qu'il y en a qui viennent de Dieu, et d'autres qui sont mauvais et même dangereux ; 4° qu'il faut savoir distinguer les bons des mauvais.

Comment donc arriver à distinguer les bons des mauvais ?

Par la prière, en se confiant à Dieu. Dieu règne, beaucoup plus qu'on ne croit, et, tout en laissant à l'homme son libre arbitre, aucun Esprit cependant ne peut entrer en relation avec lui sans sa permission. L'homme religieux n'a rien à craindre des mauvais Esprits, mais dans les communications spirites, on doit toujours faire usage de sa raison.

R. C.

Les Anciens et les Modernes

Les physiciens, les chimistes, les astronomes sont fiers de leur science, on peut même dire qu'ils en sont enivrés, et ils ont bien raison, leur fierté est parfaite-

ment légitime. Connaître les lois de la nature, savoir faire descendre la foudre du ciel, savoir utiliser cette force mystérieuse qu'on appelle l'électricité, c'est beau, bien beau, et on pardonne au physicien de se considérer comme une intelligence supérieure. De même pour le chimiste : savoir décomposer une substance en ses différents principes, puis la recomposer ; savoir combiner deux substances ayant des propriétés différentes pour en composer une troisième dont les propriétés n'ont rien de commun avec les propriétés des deux premières, c'est faire preuve d'une science qui élève et grandit l'homme. Aussi, les Egyptiens qui étaient profondément religieux, honoraient-ils particulièrement les adeptes de l'art sacré, c'est ainsi qu'on appelait la chimie dans l'antiquité, et les considéraient-ils comme de véritables démiurges, c'est-à-dire comme des créateurs, car selon eux, séparer les différents éléments ou les combiner entre eux pour former de nouvelles substances, c'est en cela que consistait l'œuvre de la création. Mais les savants de l'Egypte connaissaient d'autres sciences que la physique et la chimie, qui n'étaient à leurs yeux que deux branches d'un ensemble de connaissances qu'ils appelaient la Magie ou la Science par excellence. Ils ne se contentaient pas d'étudier les phénomènes purement matériels de la nature, ils s'efforçaient de pénétrer ses mystères les plus cachés ; ils n'hésitaient pas à franchir la frontière qui sépare le monde visible du monde invisible. Ils devinaient qu'il y avait encore quelque chose au delà de la matière et que celui qui pourrait connaître ce quelque chose serait plus grand que ses semblables. Ils comprenaient que la matière ne se meut pas toute seule, que les différentes formes et figures qu'elle prenait devaient lui être imposées par quelqu'un d'invisible mais toujours présent. Ils voulurent entrer en relation avec cet invisible qui leur semblait forcément intelligent et d'une intelligence supérieure, ils eurent commerce avec le monde spirituel, avec les Esprits. Tout phénomène anormal, insolite et extraordinaire fut considéré par eux comme une manifestation d'intelligences occultes, bonnes ou mauvaises, suivant les circonstances. Bien différents en cela de nos savants modernes, qui ne voient partout que la matière, ils étaient convaincus que les Esprits jouaient un grand rôle dans la création. Aussi quoiqu'en physique, en chimie, en histoire naturelle, en astronomie, nos savants modernes dépassent les

savants égyptiens, ceux-ci n'en avaient pas moins une science bien supérieure à la leur, parce qu'allant au-delà du monde physique leurs relations avec les Esprits les éclairaient sur bien des mystères. Les savants égyptiens, ou plutôt les mages pour les appeler par leur véritable nom, ne dédaignaient rien, ils voulaient tout connaître ; ces phénomènes étranges, bizarres, que la science moderne refuse d'étudier et dont elle se moque, ils s'efforçaient de les observer, de les approfondir pour en découvrir la vraie cause. En agissant ainsi ils ont étendu dans une proportion immense le cercle de leurs connaissances. La nature n'a pas changé depuis les Egyptiens, elle est de notre temps ce qu'elle était dans l'antiquité, les faits se reproduisent absolument les mêmes. Je n'avance rien qui ne soit l'exacte vérité, je n'ai qu'à puiser dans les journaux français ou étrangers, qui en fournissent des preuves en surabondance. J'extrais et je traduis du *Light*. excellente revue anglaise, le récit des phénomènes tout à fait anormaux qui intéresseront j'en suis convaincu, les lecteurs du *Messager*. La scène se passe en Russie, il s'agit de feux dont on ne connaît pas la cause et qui se produisent soudainement :
« Les manifestations commencèrent en novembre
« 1870. Coups violents sur les murs et les meubles
« qui réveillèrent brusquement les habitants de la
« maison. Cela ressemblait à des bruits de personnes
« dansant dans une salle qui aurait été située à un
« étage au-dessus. Des boules de feu apparurent
« sous le lit où reposait la femme du maître de la
« maison, et cette boule devenait le centre d'autres
« manifestations ignées. La pauvre femme se leva
« effrayée et les feux la suivirent partout où elle allait.
« La maison était une ferme du district d'Uralsk dans
« la Russie Orientale. Les habitants pour être déli-
« vrés de ces malencontreuses manifestations allèrent
« habiter près de la ville. Quelques mois plus tard,
« en janvier, ils retournèrent à leur ferme. A leur
« grand étonnement les maîtres crurent remarquer
« de l'intelligence parmi ces feux ; ils répondaient
« même aux questions qu'on leur posait mentalement.
« Comme le propriétaire de la ferme n'était pas
« initié à la science spiritualiste, il ne savait à quelle
« cause attribuer ces phénomènes, qui devinrent
« graduellement plus marqués. En avril 1871, ils
« devinrent véritablement dangereux. Le fermier dit
« qu'un de ces feux, après avoir apparu dans une

« autre pièce, passa dans la chambre de sa femme et
« brûla sa robe de coton. Des flammes se balancèrent
« dans l'air et brûlèrent des vêtements de nuit et des
« matelas. Enfin un jour le propriétaire et sa femme
« sentirent que le plancher tremblait; comme ils
« allaient d'une pièce à une autre, ils entendirent du
« bruit, et une lumière bleue qui semblait jaillir du
« plancher se montra et mit le feu à leurs vêtements.
« Les deux époux quittèrent la maison, la firent
« démolir de fond en comble et en firent construire
« une autre dans un autre emplacement et ils y vé-
« curent parfaitement tranquilles. » Les savants
Egyptiens, ou pour mieux dire les Mages n'auraient
pas manqué d'étudier de pareils faits et d'en chercher
la cause, mais nos savants modernes, jamais. Ils
aiment mieux en rire et hausser les épaules ; ne rien
observer, ne rien étudier, telle est leur maxime. Aussi
nous nageons dans l'inconnu.

Horace Pelletier,

Conseiller d'arrondissement, Officier d'Académie
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

(*Le Messager*).

Singulier cas de somnambulisme

Dans l'un des services de M. Lépine, dans une
chambre annexe de la salle Sainte-Elisabeth, à
l'Hôtel-Dieu. de Lyon, se trouve un malade qui
est un véritable phénomène psychique.

Cet homme est un ouvrier cordonnier. Il a
vingt-deux ans et est originaire du Var.

Lorsqu'il est entré à l'Hôtel-Dieu, il souffrait
d'une hémiplégie. On le traita et son état alla
s'améliorant.

Or, voici que tout à coup, — il y a de cela dix-
huit jours — le patient entra en somnambulisme.
On essaya de le réveiller ; personne n'y parvint.

Il fut toutefois possible de le faire parler,
d'entrer en communication avec lui.

A l'heure actuelle, après dix-huit jours, le malade se lève, mange, marche, s'assied et se livre en un mot, dans son sommeil, à toutes les fonctions physiques de la vie.

Ajoutons que, bien qu'il ait les yeux fermés, il peut voir parfaitement, il lit à travers les objets.

Un de nos confrères du *Matin* signale quelques singuliers faits :

Avant-hier on propose au malade une partie d'écarté. Le malade accepte. On joue et, sans se tromper le moins du monde, le voyant dit *une par une* les cartes du talon, leur valeur, leur couleur, leur disposition, jusqu'à leurs défauts matériels.

Il les « voit » comme s'il avait les yeux ouverts.

Une personne sort-elle de sa chambre, il constate aussitôt sa disparition.

Hier, le docteur Lépine l'examinait.

— Docteur, lui dit le sujet, je suis certain que vous ne savez pas de combien de maillons est faite votre chaîne en or ?

— J'avoue que non.

— Et bien, il y en a 39.

Le compte était exact.

Le somnambule, continuant, dit aussi le numéro de la montre qui fut reconnu juste.

Le monde médical lyonnais et de nombreux médecins étrangers étudient ce cas très curieux.

(*Le Moniteur du Puy-de-Dôme.*)

Le Spiritisme à Rome

Des phénomènes surprenants ont été produits dans cette ville[1] devant les membres de l'Académie Inter-

1. Le journal anglais a oublié de mentionner le nom du médium.

nationale des Etudes Psychologiques, et en présence du Dr Pedrizzi, de Rimini, qui a consacré beaucoup de temps à l'étude de l'hypnotisme, mais qui n'avait point encore été témoin de manifestations spirites. Ce docteur et M. Deinhard (un savant allemand) se déclarèrent convaincus de la réalité des faits, et constatèrent qu'ils sont inexpliquables par n'importe quelles lois connues de la science.

M. Hoffmann, éditeur du *Lux*, décrit les plus remarquables parmi ces phénomènes — qui comprennent la lévitation du médium, le déplacement d'objets d'une partie à l'autre de la chambre par des mains invisibles, la production de lumières spirites, la dispersion de parfums, l'apport, dans la chambre, de fleurs fraîchement cueillies et de petites branches de lierre, enfin des mélodies jouées, en l'air, sur la mandoline et l'harmonium.

A la requête de M. Hoffmann, l'hymne nationa allemand fut exécuté ; un des assistants, commandant Brussi, fut ensuite invité à désirer mentalement sans la mentionner, l'une ou l'autre composition musicale. Un des chœurs de *la Norma* fut immédiatement joué sur l'harmonium ; c'était le sujet auquel il avait pensé. Désireux d'obtenir quelque écriture directe, Dr Pedrizzi plaça une carte sur la table ; un instant après on put lire ces mots écrits en lettres rouges : *Celui qui prononce le mot* IMPOSSIBLE, *en dehors des mahématiques pures est, pour le moins un imprudent* ; et sur l'autre côté de la carte était écrite une recette contre le mal de gorge.

Le Dr Pedrizzi fut littéralement pris d'enthousiasme par ces phénomènes et déclara qu'ils étaient « incontestablement vrais et tels qu'ils ne pouvaient être expliqués sans admettre l'intervention d'intelligences libres et indépendantes ». Ainsi, le Spiritisme marche de conquête en conquête, dans la capitale même de la chrétienté !

Traduit du *Harbinger of Light*, 1er janv. 1893).

(*Le Messager*).

PARTIE LITTÉRAIRE

Régénération par la Doctrine Esotérique

Initiation au Mariage

Prologue 1. En Dieu, avant le commencement, c'est-à-dire toujours, puisqu'il n'y a pas eu de commencement, toutes les choses visibles et invisibles, sont en puissance, en force, en potentialité. Et tout est Dieu.

2. Comme Substance divine, Dieu est *Un*. Comme Vie et Substance, Dieu est deux, mais tout est Substance et Vie. Il est la Vie, ELLE est la Substance. Et parler d'Elle, c'est parler de la Femme sous son mode suprême. Elle n'est pas la « Nature, » Elle est la Vierge Marie. La Nature est la manifestation des qualités et des propriétés dont la Substance se trouve douée par la pénétration de la Vie et des sept Elohim ou Esprits de Dieu [1]. Elle n'est pas la matière, mais l'essence potentielle de la matière. Elle est ce quelque chose d'où tout procède, l'élément contenu dans la Divinité et dont l'Espace est la manifestation. En tant que Substance originelle et substance de toutes les autres substances, Elle est la Base de ce par quoi toutes les choses sont faites, et, comme la vie et le mental, Elle est intérieure, mystique, spirituelle, et ne peut être discernée que lorsqu'elle se manifeste par l'action. Dans le non manifesté Elle est la grande profondeur ou l'Océan de l'Infini, le *Principium* ou l'Arché, la céleste *Sophia* ou la Sagesse, qui entoure et embrasse toutes choses, à laquelle appartiennent la Dimension, la Forme et l'Apparence, dont le voile

1. Esprit de Sagesse, Esprit d'Intelligence, Esprit de Conseil, Esprit de Puissance, Esprit de Connaissance, Esprit de Justice et Esprit de Vénération divine.

est le fluide astral, et qui est Elle-même la substance de toutes les âmes.

3. Sur le plan des manifestations, en tant qu'Ame macrocosmique et microcosmique, Elle apparaît comme la Fille, la Mère et l'Épouse de Dieu. Et parce qu'Elle réalise dans une Humanité parfaite la plénitude de la Vie qu'Elle a reçue de Dieu, on l'appelle mystiquement la Sainte Vierge Marie qui, à cause de sa divine maternité aussi bien que de son origine et de ses attributs célestes, est représentée vêtue d'azur et portant dans ses bras l'Homme enfant, par qui l'Univers est manifesté. En Elle existent virtuellement toutes les vertus féminines de la Divinité.

4. Mépriser la Femme, comme on le fait dans ce siècle non civilisé et entiché du fétichisme matérialiste, c'est repousser l'Ame et son intuition. L'homme, excluant ainsi du système de l'Humanité l'idée de la femme, renonce à son véritable caractère humain. Séparé par sa faute de l'intuition de l'esprit, il prend la matière pour la substance, et, enfermé dans les bornes de la matière, il perd la faculté de comprendre. Ce siècle, après avoir donné le nom d'homme à la créature ainsi mutilée, est unanime à déclarer, par la voix de ceux qui sont ses représentants autorisés, que l'homme ne possède aucun instrument de connaissance, et qu'il ne peut rien savoir. Notre siècle semble si sûr de cela que, se complaisant dans sa découverte, il s'intitule lui-même *Agnostique*, et, comme s'il voulait démontrer à quel point il est privé de tout ce qui contribue à faire l'homme, il a recours à des moyens infâmes et inhumains pour obtenir des connaissances scientifiques. La Vivisection est son déshonneur et sa condamnation.

5. Si, au contraire, l'Ame avait été reconnue et honorée comme elle devait l'être, il n'y aurait aucun prétexte aux abominables pratiques d'une science devenue entièrement matérialiste. Car l'Ame, comme substance et constructrice de toutes choses, est compétente dans l'interprétation de toutes choses, et peut tout nous révéler et nous faire tout comprendre. Elle est l'instrument le plus sûr et le plus délicat de tous, et c'est par cet instrument parfait, par son développe-

ment sage, intelligemment réalisé, que l'Antiquité était devenue si supérieure et si savante. Tout ce que l'Ame réclame de l'homme, c'est qu'il la reconnaisse et prenne soin d'elle ; et alors aucun sommet de Bonté et de Vérité ne sera trop élevé pour que l'homme puisse prétendre à y atteindre. Car, une fois reconnue dans sa plénitude, l'Ame se révèle dans sa plénitude, et son épanouissement complet est l'épanouissement même de Dieu.

6. Ce qu'il faut donc s'ingénier à réaliser, c'est la constitution du *Couple Androgyne*, du Dual inséparable et ne faisant plus qu'Un. Car l'Homme est l'Esprit et l'Intellect, et la Femme est la Sagesse et l'Intuition.

*
* *

De l'amour et des Sexes

Erunt duo in carne una
(Marc, X, 8.)

L'absence d'élan naturel et de véritable amour de la part des deux cœurs à la fois dans la communion hyménéenne, est un sacrilège. Toute complaisance des deux conjoints dans ce cas, ou toute exigence égoïste serait également un péché grave.

Dans le moment de la donation de l'un à l'autre, les deux conjoints doivent être exempts de tout mauvais sentiment envers le prochain, et se sentir pleins de l'amour universel, afin de ne pas se transmettre leurs imperfections réciproques; autrement le mariage, au lieu d'être une cause de progrès, serait une cause de dépravation. Ils doivent aussi se considérer mutuellement comme l'Être collectif, éviter de s'absorber dans les limites étroites d'une forme personnelle, et invoquer Dieu en s'immergeant en lui. Alors les âmes s'unissant de plus en plus par une communion divine, produisent graduellement une union harmonique, grande et sainte. Elles se développent et se perfectionnent l'une par l'autre, créent la faculté de

se sentir vivre l'une dans l'autre, et réalisent tôt ou tard l'ANDROGYNE INDIVIDUEL, sans lequel l'accomplissement de la destinée humaine serait à jamais impossible. Si dans ces conditions il y a procréation, comme la progéniture participe de ses procréateurs, elle naît de plus en plus perfectionnée, de plus en plus propre à constituer l'Unité androgynale.

Une fois l'Androgyne individuel réalisé, l'union des âmes est éternelle. Jusque-là le mariage a pour but d'unifier les deux conjoints. Son principal objet est d'amener le couple à n'être plus qu'UN à deux. Tant que cette union n'est pas créée, les âmes ne sont pas fusionnées l'une à l'autre, et toute conjonction étrangère de la part des époux serait criminelle, parce qu'elle diviserait le couple et l'empêcherait de se constituer dans l'Unité.

On voit donc que l'Amour, le vrai, qu'il ne faut pas confondre avec la concupiscence, est une vertu et une science, et tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand au monde.

*
* *

A l'époque barbare à laquelle nous sommes actuellement, combien sont rares les hommes qui comprennent réellement le naturel si fin de la femme, aux vibrations si délicates, si délicieuses et vraiment divines ! Combien savent religieusement cultiver ce cœur si noble et si dévoué de la femme !

Connaître cet être divin (je ne parle évidemment ici que de celles qui ne se sont pas laissé corrompre par notre ignoble société), est la connaissance la plus inappréciable qui soit au monde. A celui-là seul qui a le cœur aimant et fidèle, il appartient de pénétrer jusqu'à ces scènes, *toujours saintes*, de l'union conjugale.

Combien pullulent ces maris infâmes, qui réclament de leur *épouse légale* tout ce qu'une nature grossière et passionnelle peut exiger, pour satisfaire honteusement des appétits dépravés !.. Dans son outrecuidant égoïsme, il considère comme un droit

ce qui ne lui appartient certainement pas, et, brute qu'il est, il n'a pas la moindre idée des sentiments délicats que sa bestialité froisse. C'est l'animal qui n'a point encore eu le courage de vaincre ses appétits inférieurs. Il est satisfait, et c'est tout ce que peut apprécier sa nature grossière, épaisse, veule de toute noblesse. Quant à *Elle*, la pauvre créature esclave de la loi créée par les hommes, elle se détourne, dégoûtée, de celui à l'Amour vrai duquel elle avait cru et dont notre loi, dite *civilisée*, a fait son maître! Pauvre vie misérable que la sienne, qui la force à s'abaisser sans murmure, si noble que soit son âme et sa nature !

Si ce *mâle* (et il y en a qui sont si fiers de ce titre qui constitue l'animalité, qu'ils le crient sur tous les tons et sur tous les toits), au lieu de considérer sa jeune épouse comme une fille de maison publique, l'eût entourée de tendresses, eût abordé sa fidèle compagne, bien des jours avant les épousailles, avec des baisers aimants, avec toutes les démonstrations d'un amour véritable, démonstrations si faciles à celui qui aime, ah ! combien alors eussent été divinisés les désirs affectueux et chastes qui, après tout, sont dans la nature et font partie intégrante de la Création ! Personne, mieux que la femme, ne sait apprécier ces délicatesses et ces tendresses. Et de pareils procédés conjugaux sont les précurseurs des bénédictions domestiques.

Le bonheur de nos intérieurs est dans le royaume de la gracieuseté persévérante, du respect affectueux de l'homme pour sa compagne, laquelle lui est TOUJOURS SUPÉRIEURE.

Que l'homme ne soit jamais impatient ; c'est son devoir à lui d'attendre, aussi longtemps qu'il le faut, jusqu'à ce qu'il ait achevé la conquête de cet être *mystérieux* qui s'appelle : la Femme. Et alors il aura, non seulement son respect et son obéissance, mais son Amour, le don le plus précieux qu'elle puisse faire.

La Femme est le plus profond miracle de Dieu, le plus grand chef-d'œuvre de beauté organique de la Nature, celle qui possède et porte en soi la *mystique et mystérieuse matrice* où prend racine tout germe

vital émané de la Divinité même. C'est Elle qui « ne fait qu'une famille du monde entier », a dit Shakespeare.

Il y a une différence énorme entre la Passion et l'Amour, et il faut bien se garder de confondre l'une avec l'autre. Et c'est là précisément ce qui justifie le célibat, lequel a pour but d'aider l'homme à s'affranchir des entraînements de la Passion, autrement dit de le soustraire à la Bestialité. Car l'âme a parcouru tous les degrés de l'échelle animale pour arriver à sa Royauté Humaine. Mais, hélas! combien de nous ne sont encore que des hommes animaux, des *humanimaux*, indignes qu'ils sont encore de porter ce noble titre d'Homme, le premier pas fait dans le Temple de la Divinité.

Que la *Loi des Sexes* soit respectée, mais qu'à tout prix la sensualité soit combattue et soit vaincue. Tels sont les enseignements de la Morale et de la Raison. Tel est le premier pas à faire sur la route qui conduit à la perfection.

Un amour réciproque est toujours harmonieux, mais il faut cependant n'être jamais l'esclave des appétits sexuels, car, à chaque accomplissement de l'acte qui constituait notre bestialité d'autrefois, c'est le renouvellement du Péché originel, lequel n'est autre chose que la chute de l'esprit dans la matière. Mais l'Amour est justement l'agent de la Rédemption, et c'est ce qui fait que l'Amour vrai est divin, tandis que l'autre, celui qui naît de la concupiscence et de la bestialité, renouvelle chaque fois la chute originelle.

Que celui donc qui veut s'anoblir et préparer sa demeure en l'autre vie au milieu des êtres supérieurs, acquière et conserve la domination sur ses sens. Que les deux conjoints soient réellement *mari* et *femme* au point de vue mystique, c'est-à-dire dans le sens le plus noble et le plus sacré de ces deux expressions. Que tous deux, enfin, soient pénétrés de cette haute vérité, que la cérémonie religieuse qui nous fait participer à l'acte divin de la création, est la plus sublime qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

*
* *

De pareils enseignements, aussi solennels, ne sont pas faits pour les matérialistes. Les viveurs ou les personnes légères ne feront qu'en rire et s'en moquer. Aussi ne s'adressent-ils qu'aux personnes qui, par leur nature, sont pures d'esprit, nobles, aspirant à la vérité et capables de tenir ces choses pour sacrées. A celles-ci il n'est point besoin de dire que l'Amour est à la base de tout ; qu'il est la noble passion, la chaleur, l'enthousiasme, l'affection, le feu, DIEU LUI-MÊME.

C'est ce qui fait que la Luxure est pour l'homme un véritable suicide qui le démoralise et le perd. C'est d'elle que découlent pour l'homme toutes les maladies et, si d'elle il résulte quelque naissance, c'est le meurtre, le crime, la misère qui attendent le pauvre être procréé.

Si l'homme savait les immenses Pouvoirs qui sont accordés par Dieu à ceux qui possèdent le véritable Amour, il mettrait certainement toute sa force et son courage à se purifier. Car c'est seulement quand l'homme *aime*, *admire* et *vénère* l'objet de son amour, qu'il peut acquérir ces grands Pouvoirs. Mais ce sont là des mystères réservés aux seuls Initiés.

*
* *

Par l'Amour, l'âme humaine est en possession de la plus grande partie du Pouvoir Divin, même dans la sphère d'existence de ce monde inférieur où nous sommes. Par l'Amour il peut même (mais ceci est encore de la haute Initiation), il peut même dominer le Royaume des êtres élémentaires et se faire obéir par lui. Et c'est par l'amour vrai, noble et grand, divin par conséquent, que l'*Unité Androgyne* peut dominer la Nature vaincre les puissances antagonistes, et les tenir en complète soumission.

Quoi que ce soit qu'un COUPLE ANDROGYNE, *c'est-à-dire uni par l'Amour parfait, voudra réaliser, sera*

accompli, pourvu que la Volonté duale soit pure et suffisamment concentrée sur l'objet en vue.

Mais en Occultisme, comme en science physique, ce qui est vrai en théorie peut n'être pas toujours réalisable en pratique. Nous ne sommes point encore des dieux !

Il faut admirer et respecter la Nature, que les Anciens, nos nobles et savants Ancêtres, appelaient la Sainte Isis. De plus il faut apprendre à connaître ses Lois et à se familiariser avec elles, car ces Lois sont l'Esprit de Dieu Lui-même manifesté dans la Création.

Sans Science, pas de Religion solide et vraie.

Sans la Science de la Nature et de Dieu, tout est danger. Voici donc des règles sages :

Excitez constamment à une sainte activité les pouvoirs latents de votre être.

Développez graduellement votre nature spirituelle et vos possibilités occultes en vivant la vie de l'esprit et non celle de la chair.

Ne cherchez jamais en aucune circonstance à forcer aucun organisme à un développement prématuré, en stimulant mal à propos aucune disposition naturelle de l'âme, sans quoi, bien sûr, il en résulterait une réaction fatale.

Toute tentative légère est un *Centre de Fatalité* autour duquel évoluent toutes les tentations et les fourberies du Monde Astral, monde des formes passagères et des illusions. Et c'est là ce qui fait que la médiumnité spirite est dangereuse. Il ne faut pas se livrer *légèrement* aux expériences spirites. Il faut y mettre de la Science et de la Sagesse, et, *surtout*, de la pureté d'âme. Les médiums à *effets physiques* tombent facilement dans le plus triste état de dépravation morale. Sans le haut sentiment de la Divinité manifestée dans la Nature, et sans un parfait amour de ses semblables, le Spiritisme sera toujours dangereux et fera plus de fous que de régénérés.

*
* *

Revenant à mon sujet, je répéterai donc que l'union des sexes est l'acte le plus grand et le plus important

qu'il y ait au monde. Sagement, scientifiquement et religieusement accompli, c'est une série de bienfaits et de bénédictions qui tombent, comme une pluie divine, sur le couple et la progéniture, s'il y en a. Est-il au contraire accompli sous les auspices de la concupiscence et de l'égoïsme, c'est un nid de vipères que l'on introduit dans son âme, vipères occultes qui, finalement, détruisent la vitalité du corps, et même aussi celle de l'âme, de sorte que l'existence physique de leurs victimes se termine par toutes les souffrances d'une maladie cruelle, ou par le suicide, quand elle ne finit pas par l'idiotisme ou la folie furieuse. Mais les *vampires magnétiques* ainsi créés par la prostitution de l'Amour procréateur et divin, peuvent s'attacher aussi à l'âme elle-même et en causer la désintégration et la destruction, en disséminant ses débris parmi les éléments inférieurs du règne animal. Tant l'acte d'Amour a été doté par la Divinité de pouvoirs puissants ! Car l'homme n'est qu'un instrument de Dieu dans ses œuvres de Création, dont l'Amour est le grand agent.

*
* *

On voit donc que l'acte d'Amour, même sexuel, religieusement accompli, ne doit avoir légitimement en vue que deux objets : 1° la descente des bénédictions célestes sur l'enfant à naître ; 2° l'accroissement des bénédictions *sociales et domestiques*, par l'état conjugal suivant l'ordre naturel et divin.

Aussi est-il de la dernière importance de se préparer à l'acte conjugal pendant la durée d'au moins vingt-cinq à quarante-neuf jours, en observant d'ailleurs que la cérémonie solennelle ne doit être accomplie qu'à la fin de la période lunaire (nous pensons que ces détails suffisent pour nous faire comprendre). La prière commune, jointe au désir ardent de l'un et l'autre d'appeler et d'obtenir l'incarnation d'un Esprit supérieur capable de relever l'Humanité déchue et de l'élever, sera la préoccupation des pensées de ce couple conjugal harmonieux.

Tout le mystère de l'amour sexuel est dans l'unique objet dont nous venons de parler : *la procréation d'une âme humaine.* Que les nobles de cœur obéissent à ces lois morales, à ces lois divines, et l'on verra bientôt se renouveler le grand siècle de Périclès.

« *Lorsque l'Humanité comprendra vraiment les lois mystiques des sexes, elle pourra réaliser son idéal dans ses enfants et engendrer des dieux.* »

Et c'est la créature féminine, la Femme, qui est le Temple divin, où, sous l'impulsion mystique de son âme, évoluent les germes et sont créées les âmes. C'est dans son sein que s'accomplit le mystère sacré ; aussi quel profond respect les hommes ne doivent-ils pas avoir pour Elle !

(*A suivre*).

René CAILLIÉ.

Nous sommes heureux de reproduire ici un Fragment du livre de M. Edouard de Morsier, *les Angoisses*, qui paraîtra prochainement chez Lemerre ; œuvre de doute sincère et poignant, de foi blessée et où, dans les doutes mêmes, saigne l'invincible Idéal.

A. J.

Les Angoisses

Fragment

Et maintenant, ô Christ, ô Maître, ô Juste, ô Saint,
Toi qui fus ici-bas une grande lumière,
Laisse-nous t'implorer à genoux sur la pierre !
Te demander ta force, à Toi qui n'as pas craint,
De sceller de ton sang le livre de ta vie !
Quand tu vivais, en butte à la haine, à l'envie,
Un César gouvernait, les prêtres étaient juifs.
Ces hommes tout-puissants écrasaient les chetifs....
On ne pouvait alors ni penser à sa guise,
Ni transgresser en rien les règles de Moïse,
Ni contre les « docteurs » même élever la voix,
Sans encourir la mort et périr sur la croix :

Notre siècle est moins dur, — au moins pour les idées !...
Il n'est plus de martyrs aujourd'hui : mais pourtant
Chaque homme est un soldat qui, l'arme au pied, attend
De *devoir* se ruer aux sanglantes curées,
Au premier bon plaisir d'un de nos gouvernants !
On nous force à tuer, quand tu nous le défends !...
On nous opprime aussi bien que d'autre manière !...
Nous ployons sous le joug de nos traditions...
La pensée est esclave et l'âme est prisonnière...
On nous parque en troupeaux qu'on nomme nations.
Il faut suivre une secte et servir une Église.
J'ai beau pouvoir écrire et penser à ma guise,
Avant que d'être un homme, on m'a fait citoyen !...
Chacun doit se soumettre à la loi du grand nombre...
Quand un ordre est donné, je ne compte pour rien !
Contre le malheureux qui se débat dans l'ombre,
L'Etat a ses canons et le riche a son or !...
Non ! tout n'est pas fini !... Trop de chaînes encor
Pèsent de tout leur poids sur l'homme, créé libre...
Pour lui faire oublier on le grise d'orgueil...
Pour son maître d'un jour il n'est qu'un esclave ivre !...
Va ! tourne ta meule, aveugle, jusqu'au cercueil !...
On écrase l'enfant, on opprime la femme,
On enchaîne mon cœur, on musèle mon âme.
On me vole mon moi! — mais, quoi qu'on fasse, ô ciel !
On n'étouffera pas le cri de ma révolte !

. . . .

Nous semons aujourd'hui ; que l'avenir récolte !
Nous voulons être aussi « témoins de l'Eternel » !
Lui « porter témoignage » aussi, selon nos forces,
Et pour cela, Penseur, il faut que tu t'efforces
D'être franc jusqu'au bout, sans un moment d'effroi !
Car pour nous tous ici, qui n'avons plus la foi,
« Confesser notre Dieu », c'est exposer nos doutes,
Nos scrupules d'abord, — à Toi qui nous écoutes ! —
Tous nos combats d'esprit, nos efforts de pensée :
Ce qu'agitent nos cœurs dans le calme des nuits :
— D'où je viens ? où je vais ? ce qu'ici-bas je suis ? —
Tout ces problèmes fous de notre âme angoissée,
Tout ce qui nous torture et fait dire : « Pourquoi ? »

O Christ ! je crie à Toi du fond de ma misère !
Donne-nous le grand cœur de faire comme Toi !
Confesser *notre* Dieu, comme Toi pour ton Père,
Et, les yeux sur la croix où Tu mourus martyr,
Dire la vérité, dussions-nous en mourir !

EDOUARD DE MORSIER.

Bibliographie

La vie inconnue de Jésus-Christ

Par Nicolas Notovitch, chez Paul Ollendorff, 28 bis, rue Richelieu, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

Voici une nouvelle vie de Jésus. Combien n'en a-t-on pas fait et des plus contradictoires, à commencer par celles qui furent dictées par *lui-même* à différents médiums. C'est le cas de rappeler ici qu'il faut toujours bien se garder de confondre les vrais personnages spirituels en cause et les simples romanciers Esprits.

Mais M. Nicolas Notovitch n'est pas un médium. C'est un voyageur embarqué dans une série d'aventures pénibles au milieu de grosses bêtes féroces, et dormant tout juste dans le bengalow providentiel, de peur des petites non moins perfides.

La Vie de Jésus est précédée dans ce livre du récit des intéressantes péripéties de voyage du journaliste russe et du tableau des mœurs au Thibet ou règne la polyandrie et où l'on ne connaît point la jalousie d'amour !...

Par suite d'un accident, M. Nicolas Notovitch blessé fut transporté dans le couvent boudhiste d'Himis. Le séjour prolongé qu'il dut y faire pour remettre sa jambe cassée lui permit d'élucider un sujet qui piquait sa curiosité.

Il avait entendu parler, en route, d'un certain Issa, prophète connu des boudhistes ; là, il put vérifier la sincérité de ce document et se convaincre que saint Issa n'était autre que Jésus-Christ.

Les livres de l'histoire de saint Issa se trouvent à Lassa ; les grands monastères seuls en possèdent quelques copies, paraît-il. Des rouleaux apportés de l'Inde à Nepal au Thibet, relatifs à l'existence d'Issa, sont écrits dans la langue pali. Le couvent d'Himis en avait une traduction dans la langue thibétaine.

La doctrine du bouddha Issa ne constitue pas une partie canonique du Bouddhisme ; aussi le peuple ne connaît-il point Issa. Il n'y a guère que les grands lamas qui aient pu consulter les rouleaux.

Enfin, sur de pressantes sollicitations du voyageur

russe, le grand lama d'Himis apporta deux gros livres cartonnés dont les grandes feuilles étaient jaunies par le temps.

Ce curieux document est rédigé sous forme de versets isolés, ne se rattachant pas toujours les uns aux autres.

Ici je vais citer une grande page très instructive sur le fond de la doctrine des bouddhistes et la révélation historique que ce livre nous apporte :

« Il y a eu une infinité de bouddhas semblables à Issa, et les 84.000 rouleaux qui existent regorgent de détails sur chacun d'eux... Chaque élève ou lama qui a visité Lassa ne manque pas de faire cadeau d'une ou de plusieurs copies au couvent auquel il appartient. Parmi ces copies se trouvent les descriptions de la vie et des actes d'Issa qui prêcha la doctrine sainte dans l'Inde et chez les fils d'Israël et qui fut mis à mort par des païens dont les descendants adoptèrent les croyances qu'il répandait. Le grand Bouddha, âme de l'univers, est l'incarnation de Brahma ; il demeure immobile presque toujours, renfermant en lui toutes choses, depuis l'origine des êtres, et son souffle vivifie le monde. Il a abandonné l'homme à ses propres forces ; à certaines époques, il sort cependant de son inaction et revêt une forme humaine pour essayer d'arracher ses créatures à une perte irrémédiable. Au cours de son existence terrestre. Bouddha crée un nouveau monde au milieu des gens égarés, puis quitte de nouveau la Terre pour redevenir un être invisible et reprendre sa vie de félicité parfaite.

« Il y a trois mille ans, le grand Bouddha s'est incarné dans le célèbre prince Cakya-Mouni, en soutenant et en propageant les doctrines de ses vingt incarnations. Il y a deux mille cinq cents ans, la grande âme du Monde s'est incarnée à nouveau dans Gauthama, jetant les fondements d'un nouveau monde en Birmanie, à Siam et dans différentes îles. Bientôt après, le bouddhisme a commencé à pénétrer en Chine, grâce à la persévérance des Sages qui s'appliquaient à propager la doctrine sainte, et sous Ming-Ti de la dynastie Honi, vers 2050, la doctrine de Cakya-Mouni reçut l'adoption du peuple. Simultanément avec l'apparitton du boudhisme en Chine, la doctrine commence à se répandre parmi les Israélites. Il y a environ deux mille ans, l'Etre parfait, rompan encore pour quelque temps avec son inaction, s'est

incarné dans le nouveau-né d'une famille pauvre ; il voulait qu'une bouche enfantine, employant des images populaires, éclairât les malheureux sur la vie d'outre-tombe et ramenât les hommes dans le chemin du vrai, en leur indiquant, par son propre exemple, la voie qui les pourrait le mieux conduire à la pureté morale originelle. Lorsque l'enfant sacré eut atteint un certain âge, on l'emmena aux Indes où, jusqu'à l'âge d'homme, il étudia toutes les lois du grand Bouddha qui réside éternellement dans le Ciel. »

Jésus, c'est-à-dire Issa, fit aux Indes un séjour de pèlerin, sans que l'on prêta grande attention à sa présence. Plus tard, ce fut bien différent. Quand il eut quitté ces contrées et que, victime auguste, le monde s'agita des circonstances de sa mort, alors les événements d'Israël furent connus, là où il avait vécu plus de vingt ans.

Le supplice par ordre de Pilate intéressa les chroniqueurs et l'on se souvint de lui. Ah ! c'est bien là toujours l'éternelle histoire du monde : distinguez-vous du commun des mortels ; tous revendiquent l'honneur de vous avoir pour frère.

Ce sont des marchands de Judée dans l'année même de la mort de Jésus, qui furent les transmetteurs des faits dont quatre ans plus tard on formera et successivement pendant deux cents ans les rouleaux de l'Inde, de Nepal et de Maghada sur le mont Marbour, près de la ville de Lassa, où réside à présent le Dalaï-Lama.

On s'explique pourquoi les renseignements sur Jésus ne sont pas mis en ordre dans les chroniques. Les manuscrits racontent sans explications ni détails qu'un juste du nom d'Issa, un Israélite, après avoir été deux fois acquitté par les juges « comme étant l'homme de Dieu » fut néanmoins mis à mort sur l'ordre du gouverneur païen Pilate « qui craignait que Jésus ne profitât de sa grande popularité pour rétablir le royaume d'Israël et en expulser ceux qui l'avaient conquis. »

Au bout de deux volumes des récits de l'origine de Jésus et de sa famille et de ses persécutions, on déclare enfin qu'Issa est l'incarnation de l'esprit de Brahma et le meilleur de tous.

La version présentée au public par M. Nicolas Notovitch a été rédigée trois ou quatre ans après la mort de Jésus, ai-je dit. L'auteur laisse aux savants, aux philosophes et aux théologiens le soin de recher-

cher les causes des contradictions qu'on pourrait relever entre la « Vie inconnue d'Issa » et les récits des Evangélistes. Ce qu'il y a de fort curieux dans ce travail, c'est qu'en somme les bouddhistes auraient l'antériorité documentaire sur les Evangélistes.

Ayant rassemblé leurs notes et leurs souvenirs, les historiographes d'Issa trouvèrent qu'il avait commencé par fréquenter les temples des Djainites.

Le Djainisme est une secte de la péninsule de l'Hindoustan ; elle forme une sorte de trait d'union entre le bouddhisme et le brahmanisme ; cela remonte au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Les Djainites voulaient garder Jésus, mais Jésus les quitte pour s'établir à Djaggernat, une des villes sacrées des brahmines, pour étudier dans son importante bibliothèque. Il trouve beaucoup à blâmer dans les usages et les lois brahmines et il soutient des discussions publiques avec les brahmines. Jésus soutient la cause du peuple, prêche devant les soudras, dernière caste d'esclaves. On a dénaturé les paroles de Brahma ; il en rétablit le sens. Un moment les brahmines ont envie de le tuer ; alors il se réfugie dans les montagnes du Népal, dans l'Himalaya. Jésus séjourne six ans au milieu des bouddhistes. A vingt-six-ans, il retourne dans son pays opprimé. En route il fait des prédications et se dérobe sans cesse aux persécuteurs. En traversant la Perse, les adorateurs de Zoroastre le firent sortir et ne le tuèrent pas de peur des vengeances populaires. Ils crurent qu'il serait la proie des bêtes féroces, mais il sut échapper à tout.

Les bouddhistes ont conservé un grand nombre des sermons d'Issa qui, disent-ils, est revenu prêcher dans sa nation non à trente ans, mais dans sa vingt-neuvième année. Il sont précis.

On ne peut vraiment douter, d'après les documents de M. Nicolas Notovitch, que cet Issa ne fut véritablement la personnalité de Jésus-Christ.

Ce qui nous plaît particulièrement dans cette vie de Jésus, c'est que ce Messie rédempteur des peuples n'a pas absolument besoin d'être instruit par ceux-ci et par ceux-là. Il n'est ni brahmaniste, ni bouddhiste, ni essénien, ni autre chose; il est Jésus.

Son inspiration supérieure de fils de Dieu, c'est-à-dire, uni le plus possible par les fluides originels en la divine substance, pouvait lui tenir lieu de tout. Il avait tout en lui-même. Tant qu'on me montrera un

Jésus instrument d'une secte quelconque, je dirai : c'est un faux Jésus. Jésus-Christ est au-dessus de tout ; c'est l'âme directrice de notre planète. La Terre, arrosée de ses larmes et fécondée par son doux amour, deviendra un séjour heureux quand les terriens auront compris leur Maître et qu'ils voudront l'aimer à leur tour.

LUCIE GRANGE.

(*La Lumière*).

La Terre

Evolution de la vie à sa surface, son Passé, son présent son Avenir, par Emmanuel Vauchez. Compte rendu[1] par Lucien Gueneau.

(Les Sables-d'Olonne, rue de Halles 79)

Nous recommandons à nos lecteurs cet opuscule d'une centaine de pages, très bien fait, par le directeur de *l'Union Républicaine de la Nièvre*. Il fait merveilleusement valoir un des plus beaux livres qui ait été publié à notre époque. Le temps et l'espace nous manquent pour en dire plus long, nous nous contenterons d'en transcrire la dernière page. R. C.

Moralité — Conclusion

Espérons que la France renoncera à l'indulgence pour les théories néfastes [2], qui veulent la conduire à l'anéantissement. Que cette voix vibre donc à son l'oreille et lui fasse comprendre que la route de toutes les nations s'appelle : MORALITÉ.

Et, ceci dit, j'ajoute : Et vous, chers lecteurs, en songeant avec Vauchez que *le mort est uni au vivant, le savant à l'ignorant, le pauvre au riche, le criminel au vertueux*, par cette grande loi de la solidarité universelle qui fait de tous les hommes un seul Homme, et sans l'observation de laquelle nul repos n'est possible dans une société avancée ; en songeant, dis-je, que notre vie n'est qu'une vie préparatoire, repliez-vous sur vous-mêmes, moralisez-vous, remplissez vos cœurs, non pas de la morale de sacristie, mais de celle qui fait les hommes vraiment utiles à leurs semblables.

---

1. LA LUMIÈRE. *Révélation du nouveau Spiritualisme*. Revue mensuelle. Prix : 6 fr. par an. Boul. Montmorency, 75, Paris.
2. Les Théories matérialistes.

— La nature a horreur du vide, disait-on jadis, ne sachant pas expliquer l'élévation de l'eau dans un tube vide.

On ne croyait peut-être pas si bien dire, car il y a là une loi morale aussi bien qu'une loi physique.

Qu'un vide se fasse dans notre esprit ou dans notre cœur, immédiatement la nature cherche à le combler; qu'une illusion s'envole, qu'une croyance fortifiante s'évanouisse, il faut quelque chose à leur place si vous ne voulez y voir monter le nihilisme, l'anarchisme, le scepticisme, toutes les illusions, toutes les mauvaises croyances qui envahissent les sociétés sans foi et finissent par les étouffer.

Comblons bien vite ces vides malsains, remplissons-les par une nouvelle foi, par une nouvelle croyance fortifiante qui ne nous trompera pas, parce qu'elle sera basée sur la raison et sur la science, c'est-à-dire sur la vérité. Ainsi donc, vite à la tâche, répandez partout l'éducation morale, celle qui comble tous les vides, qui apporte toutes les consolations, qui adoucit toutes les misères et a pour auxiliaires le goût du travail et l'amour du bien et du vrai.

Lucien Gueneau.

Un Livre de M. P. Verdad (Lessard)

Socialisme pratique par le retour à la terre, dédié au Peuple mais plus particulièrement aux gouvernants, aux classes et aux sociétés dites aristocratiques. 1 vol. in-18, près de 200 pages, 2 francs, port compris, Nantes, 3, rue Mercœur.

Ce livre vient de paraître. Des comptes rendus spéciaux lui ont été consacrés. Nos amis en ont eu la primeur et l'ont justement apprécié. C'est une solution nouvelle et pratique proposée pour résoudre le problème social. Tout y est clairement et simplement exposé, conséquemment à la porté de tous. C'est un livre à propager au milieu de toutes les classes, car il n'est point publié pour les diviser, mais pour les unir en vue d'un salut commun par le retour à la terre et la reconstitution de la famille. Tous ceux qui aiment P. Verdad doivent acheter son livre et le faire lire autour d'eux. Une centaine d'exemplaires seulement est réservée pour la vente.

(La Religion universelle).

La Monégasque

PAR JEAN BLAIZE

Un vol. in-18. Prix: 3 fr.50. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris.

Comme les romans précédents de l'auteur *la Monégasque*, que Jean Blaize publie à la librairie Plon, captive l'esprit et touche à fond le cœur. Ce n'est pas spécialement le roman de l'argent, du jeu, ni le roman méridional, ni le roman cosmopolite : c'est tout cela et autre chose encore. C'est, en somme, un reflet de la vie, avec sa vertigineuse diversité, avec ses joies et ses tristesses, c'est la dramatique histoire d'un amour conjugal, de la quelle rayonne un nombre considérable de faits se passant dans des mondes très variés, et montrant des êtres d'os et de chair, doués de cette étonnante vitalité que Jean Blaize donne à ses personnages. Et de la multiplicité d'intérêts qu'il sait offrir, intérêts du style, de la pensée, de l'intrigue même, résulte peut-être la principale orginalité de *la Monégasque*.

Bernadette de Lourdes [1].

M. Emile Pouvillon vient d'ajouter une nouvelle légende à la Légende dorée. En dramatisant, d'une façon simple et touchante à la fois, la vie et la mort de Bernadette de Lourdes, il a écrit l'épopée intime de la pastoure visionnaire avec l'âme d'un peintre primitif.

Pour cela, M. Pouvillon n'a eu qu'à traduire le sentiment profond et religieux qu'il a de la réalité, de cette réalité supérieure qui est le cœur même des choses, et non leur apparence.

On connaît le talent de M. Emile Pouvillon, si admirablement parfumé de nature ; il a rendu, pour l'avoir sentie et vécue, la vie des champs, ému du recueillement des arbres, de l'intimité des herbes, du frisson de l'eau, de la lumière des cieux changeants. C'est avec une visible sympathie, analogue à celle de Georges Eliot, qu'il a interrogé l'âme des

1. Plon, éditeur.

paysans, nous associant à leurs travaux, au drame continuel de leur existence, notant leur désintéressement, n'ignorant pas leur égoïsme. Et il a parlé d'eux en observateur compréhensif et bienveillant.

Aujourd'hui il a voulu faire vivre des paysans religieux, les groupant autour d'une enfant, ravie aux visions célestes. Sans surcharge de rhétorique, mais en écrivain consommé, simplement, naïvement, M. Pouvillon a su nous séduire et nous charmer, comme il charmera et séduira tout lecteur attentif. Car je sais peu de choses d'une émotion plus communicative que la mort de Bernadette.

Cet essai d'art religieux est une œuvre qui commande le respect et l'admiration. Si M. Pouvillon n'a pas écrit un chef-d'œuvre, nous ne voyons guère un autre écrivain mieux orienté pour nous le donner.

Ceux qui ont lu *l'Innocent*, *Jean-de-Jeanne*, *Chantepleure*, tous ces savoureux récits de M. Pouvillon, trouveront dans *Bernadette de Lourdes* le même amour de la Nature, uni à un souffle de haute spiritualité. Oh! le délicieux paradis qu'il nous décrit, fleurant, comme son talent, les suaves senteurs de la terre!

A côté du styliste sincère et délicat qu'est M. Pouvillon, nous sommes heureux de rendre hommage à la loyauté et à la noblesse de l'homme.

MAURICE FABRE.

Syndicat des Magnétiseurs

Nous reproduisons ici avec joie et recommandons à nos lecteurs le discours de notre vaillant et cher Frère Houssay.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Au nom du Syndicat des Magnétiseurs, dont j'a l'honneur d'être le président, nous vous remercions et vous félicitons en même temps de l'honneur que vous nous faites et du concours que vous nous apportez, en assistant ce soir à notre fête de famille.

La science du magnétisme et toutes les sciences occultes dont le magnétisme n'est qu'un rameau sont aussi vieilles que le monde ; nous osons même affirmer qu'elles sont plus vieilles que le monde lui-même, parce qu'elles sont l'unique souvenir et héritage que

l'homme, en paraissant sur la terre, ait apporté de l'au-delà, derniers vestiges d'une antique puissance dont il est déchu et qu'il a mission de reconstituer tout entière dans la suite des âges. Sans cette conception première, tout nous paraît désordre dans le jeu des forces naturelles ; avec cette mission divine, tout s'illumine à nos yeux et nous comprenons l'humanité dans son passé obscur, dans ses luttes présentes et dans son radieux avenir.

Dès sa première apparition sur terre, nous voyons un exemple frappant de cette force latente et sublime, que recèle toute intelligence humaine. L'homme, roi de la création, fait comparaître par-devant lui toutes les créatures vivantes, qu'il subjugue et magnétise de son regard, et auxquelles il donne le nom propre qui leur convient.

Il est vrai, s'il faut en croire la grande légende biblique, légende encore inexpliquée dans ses détails et ses motifs, mais qui plus tard nous sera dévoilée, précisément par l'étude plus approfondie des sciences occultes, qu'un être plus puissant que l'homme le magnétisa et le subjugua à son tour sous un joug de fer, dont nous ressentons les dures étreintes à l'heure actuelle plus que jamais, parce qu'étant plus éclairés nous sommes plus sensitifs.

Cet être, justement nommé le Génie du Mal, est l'antique Césarisme, serpent à double tête, et qu'un jour l'humanité finira bien par écraser. Il n'aurait jamais asservi l'homme, s'il n'eût appelé à son secours un autre magnétisme tout-puissant, celui de vos yeux, mesdames, auxquels rien ne résiste en ce monde. Doux esclavage, nous en convenons, unique consolation et soutien réciproque dans les misères de cette vie, mais esclavage néanmoins et des deux côtés à la fois, car, en vertu du césarisme implanté en ce monde, c'est la femme qui est asservie. L'homme ne sera vraiment émancipé et le Roi de toutes choses que lorsque ces deux moitiés d'un même être marcheront d'un pas égal dans la science, la liberté et la solidarité.

Dans les siècles passés, l'homme égoïste et destructeur ignore ses origines et s'inquiète peu de son avenir ; les sacerdotes de toutes les religions, qui se sont succédé ici-bas, ont été les seuls dépositaires des sciences occultes. Voyez Noé, Melchissédech, Abraham, Moïse, les prêtres Chaldéens, Egyptiens, et les grands féticheurs de toutes nations. Mais

bientôt, mus par l'âpre désir de tout dominer, par la sacrée soif de l'or, ils détournèrent les peuples qu'ils dirigeaient des eaux vives de la Vérité, et cette vérité ils l'ont emmaillotée de plus en plus dans les langes des dogmes obscurs. Infidèle à sa sublime mission d'éclairer les forts, de soutenir les opprimés, le sacerdote disparaîtra peu à peu des nations ; chaque homme, dans un avenir plus prochain qu'on ne pense, sera son prêtre, son roi, et l'Amour universel sera la loi unique des humains.

Si quelques prêtres encore, se souvenant des antiques traditions, veulent se livrer à l'étude des divines sciences, les dévoiler, les expliquer et les répandre autour d'eux, il leur faut tout d'abord sortir des temples, il leur faut lutter chaque jour contre leurs frères obstinés qui les couvrent d'opprobres et d'anathèmes, il leur faut aller même jusqu'au martyre.

Ce martyrologe des prêtres, héritiers des primitives traditions, comprend d'innombrables victimes, et, pour n'en citer que quelques-unes, nommons Eliphas Lévi, l'abbé Michon, l'abbé Jouet et notre saint ami le chanoine Roca, mort, il y a quelques mois, de faim et de misère. Nous-même, qui vous parlons, pour oser affirmer publiquement de telles doctrines, pour déployer et porter haut le drapeau du magnétisme, pour tenter simplement de défendre nos frères abandonnés en préparant un refuge à ceux qui souffrent, que n'avons-nous pas eu à souffrir et que ne souffrirons-nous pas encore de la part des fanatiques volontaires et des puissants du jour, dont nous ne recevons, au lieu d'aide et protection, que persécutions et calomnies ! Mais pour si peu nous ne déserterons pas la lutte.

Vous qui nous entendez, Mesdames et Messieurs, vous nous comprenez et vous soutiendrez la grande cause du magnétisme, dont nous sommes tous ici les partisans convaincus et les représentants autorisés.

Mais nous ne voulons pas abuser de votre bienveillante attention : les longs discours ne sont pas de mise dans cette soirée, où nous devons être tout à la joie d'être réunis dans la même foi et les mêmes espérances. C'est pourquoi nous n'avons soulevé devant vos yeux qu'un leger pli du voile hermétique, afin d'élever vos âmes en vous rappelant nos célestes origines, afin surtout de les encourager et de les soutenir dans les difficiles sentiers de la vie, en

vous faisant entrevoir le noble but vers lequel nous devons marcher sans défaillance.

Salut donc à Mesmer, ce grand vulgarisateur de la science magnétique, ce noble bienfaiteur de l'humanité. Aujourd'hui nous célébrons le 160me anniversaire de sa naissance. Quels immenses progrès, depuis ce temps, a fait le magnétisme ! Que de guérisons, de consolations et de lumières obtenues par lui ! Nous n'en sommes qu'à l'aurore de ces sciences sublimes, et nous espérons que notre Syndicat contribuera puissamment à les développer et à les répandre.

Salut aussi aux vaillants continuateurs de Mesmer. Hommage à ceux qui sont morts et dont les noms illustres sont dans toutes les bouches : Puységur, Deleuze, le baron Du Potet, Auffinger père, Lafontaine et combien d'autres ! Courage à ceux qui vivent, luttent et font chaque jour de nouvelles découvertes. Salut à Donato, à Moutin, à l'abbé de Meissas, à Buais, au colonel de Rochas, à Auffinger, à Lorenza, à vous tous qui m'entourez : vous êtes dignes de vos aînés.

Au succès de notre Syndicat, dont nous célébrons aujourd'hui le premier anniversaire ! A la mémoire du grand Mesmer ! A la gloire de tous les vrais et savants magnétiseurs, masseurs et guérisseurs de la France et du monde entier !

E. Houssay (l'abbé Julio),
Président du Syndicat des Magnétiseurs.

Correspondance

Nous avons reçu de notre cher Frère Chossat d'intéressantes lettres et communications et nous sommes heureux, pour nos lecteurs et nous-mêmes de les publier ici.

Clermont, le 11 juin 1894.

Mon cher Monsieur et Frère,

L'article de *l'Aurore* sur « la Situation actuelle à Paris » publié dans le numéro de mai de *l'Etoile* complète bien mes idées. Car il est certain que tous nos maux, toutes nos souffrances nous viennent de cette société égoïste ; ils ne peuvent nous venir de Dieu ; c'est nous que nous devons accuser, nous

seuls, et notre grand ennemi, l'ennemi de la civilisation et du progrès, est le matérialisme. Et nous sommes gouvernés par des matérialistes, par des gens qui enlèvent de l'esprit du peuple toutes les croyances, qui suppriment la foi, qui nient l'avenir. Ils font les lois pour leur avantage et les maintiennent par la force. Le pauvre est mis de côté ; il ne compte pas. L'on peut dire avec raison : Tout pour les uns, rien pour les autres.

Mais tout cela ne peut pas durer ; il faut que cette société change, car nous ne sommes pas condamnés à souffrir éternellement, et le jour de justice si impatiemment attendu, et depuis si longtemps, apparaîtra bientôt. La grande loi de la Fraternité doit s'accomplir, un jour, hélas ! peut-être bien éloigné encore, mais qui arrivera sûrement malgré tout ce que pourront faire les matérialistes.

Aujourd'hui, plus que jamais, le besoin de savoir se fait sentir s'impose en quelque sorte, et le pauvre peuple qui a souffert, qui a été harcelé de tous côtés commence à comprendre que, s'il ne change pas, il n'aboutira à aucun résultat. Et c'est pourquoi nous voyons, chaque jour, de nouveaux soulèvements, nous entendons des rumeurs, des plaintes s'élever de tous les points du globe. C'est l'ère de Fraternité qui commence et, quoi que vous fassiez, messieurs les matérialistes, vous ne l'arrêterez pas et, si l'humanité a dévié de ses voies, c'est vous qu'il faut en accuser. Vous parlez de socialisme, mais quel socialisme ? Ne savez-vous donc pas qu'il est impossible de trouver le vrai socialisme ailleurs que dans le vrai christianisme ? Nous sommes tous frères, Dieu l'a dit, et nous devons nous aider naturellement ; nous devons chercher l'intérêt des autres avant le nôtre, nous devons tendre la main aux déshérités de la nature au lieu de les regarder dédaigneusement. Mettons donc en pratique toutes les belles maximes du Christ et nous verrons un changement s'opérer. Le peuple est fatigué de toutes les iniquités qu'on lui fait endurer. Il se révolte ; les faibles, les opprimés se redressent et demandent aux matérialistes, compte de leurs actes. Et les matérialistes ont peur, ils tremblent devant ce flot montant, ils courbent la tête, eux qui se croyaient si forts. Ils ne comprennent pas que la voix de Dieu s'est fait entendre et qu'un monde nouveau va remplacer l'ancien, que les vieux préjugés vont être mis de côté et que les paroles du Christ : « Aimez-vous

les uns les autres, » vont se réaliser ; il ne peut d'ailleurs en être autrement, car nous ne pouvons rétrograder.

Aussi souvent que je le pourrai, je vous donnerai quelques détails sur ce courant irrésistible qui pousse les peuples à la Fraternité.

Je compte avoir prochainement des travaux à exécuter et je prêcherai notre doctrine à mes ouvriers qui, sûrement, m'écouteront.

A vous bien fraternellement.

J. CHOSSAT (entrepreneur).

Clermont, 18 juin 1894.

CHER MONSIEUR ET FRÈRE,

Je vous adresse, ci-joint, un extrait du journal *le Moniteur du Puy-de-Dôme* du 16 juin, sur un cas assez curieux de somnambulisme, que vous pourrez insérer dans *l'Etoile*, si vous le jugez à propos [1].

J'ai assisté samedi dernier 17 juin à quelques expériences d'hypnotisme faites par M. Joubraun, expériences de transmission de pensée, insensibilité et suggestion mentale. Tout a parfaitement réussi. Le sujet de M. Joubraun lit parfaitement dans la pensée du magnétiseur.

Quant à l'insensibilité, M. Joubraun traverse le bras de son sujet (lorsqu'il est en catalepsie) à l'aide d'une grosse épingle à cheveux, sans qu'une seule goutte de sang sorte de la plaie.

Suggestion mentale. — M. Joubraun pense : vous êtes ivre. Et le sujet simule l'état d'un homme ivre.

M. Joubraun pense : vous avez peur, vous êtes pris d'une grande frayeur. Et le sujet se met à crier, se roule sur le plancher et pourrait certainement se faire beaucoup de mal si le magnétiseur ne l'arrêtait.

Toutes ces expériences ont intéressé les nombreuses personnes qui assistaient à la séance et ont entièrement convaincu celles qui ne croyaient pas au magnétisme.

Rien autre de nouveau à vous signaler.

Fraternellement à vous.

J. CHOSSAT.

1. C'est cet extrait qu'on a pu voir reproduit plus haut.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

FRATERNITÉ HUMAINE

PRIÈRE

Ora et labora.

Dieu de l'Espace et du Temps ! O Père des Cieux étoilés ! Toi, dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! écoute ma prière et bénis tous mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol, qui, privé de la lumière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, élève vers Toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré, qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son Sein. Fais comprendre à tous, ô Seigneur, le Respect qui est dû à la Femme, qui porte en Elle la présence réelle de la *Nature.* Fais comprendre à tous que la Naissance est aussi grave que la Mort, que rien n'est banal dans la Nature pas plus qu'en ton Cœur Divin, et que l'Amour et les Sexes sont choses religieuses.

En particulier, je te prie pour mon Ame-Sœur, celle avec laquelle je dois vivre éternellement dans les Splendeurs de tes Cieux.

Et je te prie pour la pauvre Mère qui souffre toutes les douleurs de ceux qu'Elle a mis au monde.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son Epoux, pour les Enfants abandonnés par leur Père, pour la Fiancée soupirant après son Bien-Aimé, pour tous Ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête ; pour les Mères assises auprès de leurs Fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants ; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la plainte du Génie insulté, le soupir du Savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, Esprit mystérieux, sublime Androgyne, Seigneur unique, dont les Etoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

RENÉ CAILLIÉ

SOMMAIRE

Du numéro **8** *d'Août 1894*

ABONNEMENTS

France :		Etranger :	
Un an	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois	4 »	Six mois	5

Les abonnements, qui partent du 1er janvier et du 1er juillet, se paient d'avance et doivent être adressés :

A M. **René CAILLIÉ**, administrateur et directeur de l'*Etoile*, à **Avignon** (Vaucluse.)

Les Abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de *Bons de recouvrements postaux* avec un surcroît de 50 centimes pour les faux frais.
Il ne sera répondu qu'aux lettres portant un timbre-poste pour la réponse.

Adresser tout ce qui regarde la partie artistique et littéraire à M. A. JHOUNEY, à Saint-Raphaël (Var).

Tout livre dont on nous enverra un exemplaire sera annoncé, et s'il y a lieu, analysé.